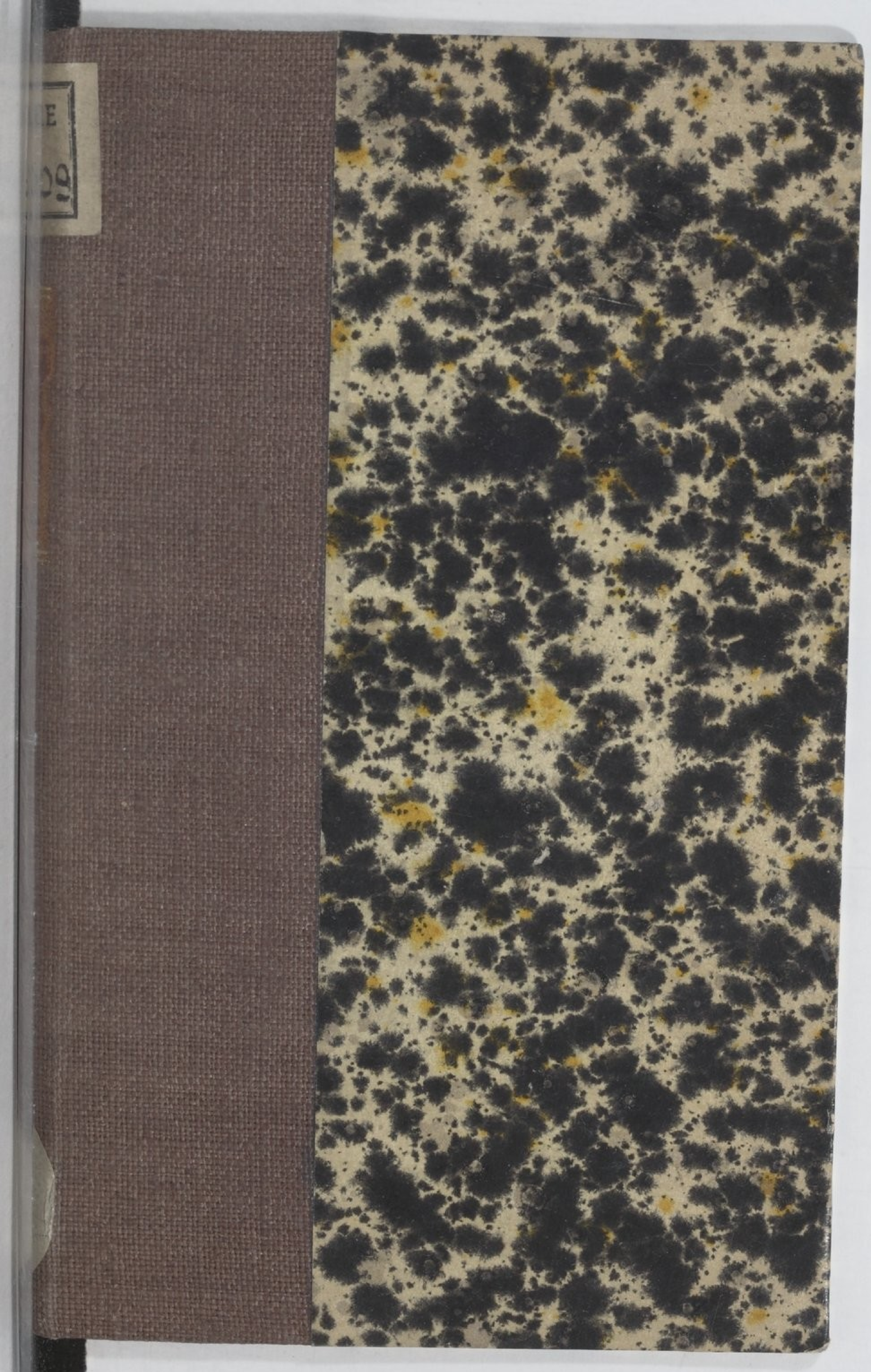
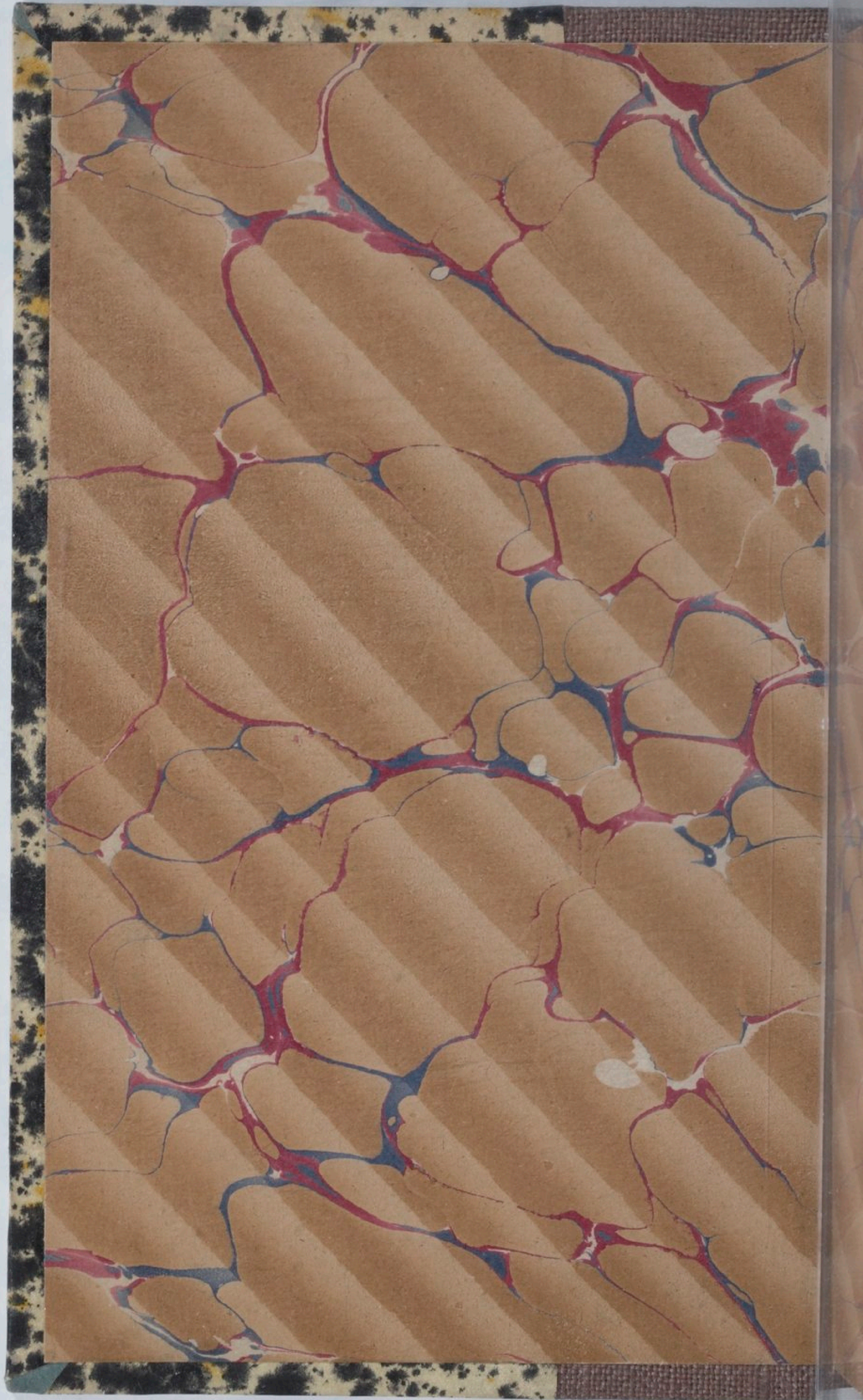
Suite des nouvelles de Mme Isabelle de Montolieu...







PAUL MANSUY

SUITE
DES NOUVELLES
DE
Mme ISABELLE DE MONTOLIEU.

Suite des NOUVELLES de Mme Isabelle DE MONTOLIEU.



CONTENU DE CHAQUE VOLUME.

TOME Ier.

NANTILDE, ou la Vallée de Balbella.
DÉCOUVERTE des Eaux thermales de Weissembourg.

TOME II.

CÉCILE DE RODECK, ou les Regrets.
ALICE, ou la Sylphide, Nouvelle imitée de l'anglais, de la duchesse de Devonshire.

TOME III.

SOPHIE D'ALWIN, ou le Séjour aux Eaux de B***.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

SUITE
DES NOUVELLES
DE
Mme ISABELLE DE MONTOLIEU,

CONTENANT

NANTILDE, OU LA VALLÉE DE BALBELLA;
DÉCOUVERTE DES EAUX THERMALES
DE WEISSEMBOURG.

Avec de la Musique.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1813.

NANTILDE,

OU

LA VALLÉE DE BALBELLA.

La vallée de Tomiliasda est située dans les Hautes-Alpes, qui séparent la Suisse de l'Italie et des Lignes-Grises : le Rhin, descendant avec fracas depuis sa source au travers des rochers du Vogelberg, l'arrose et la fertilise. Elle était, dans les temps anciens, le chef-lieu d'une principauté puissante, possédée pendant des siècles par l'illustre famille de Tossana. Le dernier rejeton de cette antique race, le jeune comte Talto de Tossana, n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il perdit ses parens, et devint le riche et puissant possesseur de Tomiliasda, Brégents, Belfort, Furstenau, etc., etc., apanages de ses ancêtres. Son oncle, Walderam, comte de Tusis,

était abbé de Dissentis : son père le lui avait donné pour tuteur ; sa bonne fortune le lui assura pour ami. Dans la force de l'âge, l'abbé Walderam unissait la sagesse d'un vieillard à tout le feu d'un jeune homme : il était ce que devraient être tous les gens retirés du monde, indulgent et vertueux.

Son neveu, le jeune comte Talto, était déjà un preux chevalier ; il savait à la fois gouverner et défendre ses nombreux vassaux. Né au sein des montagnes, chez un peuple libre, robuste et belliqueux, Talto ne redoutait aucun danger ; tantôt il poussait à la nage son fougueux coursier à travers les ondes écumantes du fleuve, tantôt il le lançait parmi les rocs les plus escarpés, à la poursuite des bêtes fauves. Agile comme le chamois des montagnes, il surpassait les chasseurs les plus intrépides ; sa beauté, sa vaillance, sa bonté surtout, le rendaient l'idole de son peuple. Il s'en faisait en même temps respecter en res-

pectant lui-même les gens instruits par l'âge et par l'expérience ; il les interrogeait, il suivait leurs avis, et permettait à chacun de l'approcher, soit pour lui donner un conseil, soit pour lui demander une grâce. Ainsi le lui avait recommandé son père, ainsi le lui recommandait encore son oncle ; et le comte Talto n'entreprenait rien sans le consulter : par cette conduite, il obtenait à la fois la tranquillité de ses états, le bonheur de ses sujets, et leur attachement. Il combattait avec succès les ennemis en temps de guerre, et dans la paix les loups qui ravageaient les troupeaux. Il fallait le voir à la tête des chasseurs les plus renommés, les excitant et les surpassant par son courage ; il fallait, au retour, le voir assis sur son trône, dans la grande salle d'audience, entouré de ses barons et de ses chevaliers, revêtu de la cotte-d'armes et du mantel bordé de riche fourrure, qui retombait avec grâce sur sa taille noble et

svelte, la tête couverte de la toque de fin velours, surmontée de belles plumes blanches, ornée de riches diamans, et laissant échapper ses beaux cheveux bruns en boucles ondoyantes. Il fallait ensuite le voir assis sur son balcon, écoutant romances et lais des ménestrels ambulans : ses grands yeux noirs, pleins de feu, semblaient étinceler lorsqu'il entendait des chants de guerre ; mais quand venaient ensuite chants d'amour et plaintive romance, ses yeux devenaient humides, son teint s'animait, sa poitrine se soulevait, et les battemens de son cœur oppressé accompagnaient les doux refrains.... Et cependant le jeune héros ne connaissait encore la plus douce des passions que par les chants des ménestrels, et par l'émotion qu'ils lui donnaient ; aucune femme n'avait encore attiré ses regards, mais chaque jour augmentait sa douce rêverie. Lorsque les ménestrels cessaient leurs chants, il restait assis sur son balcon, pensant

vaguement à ce qu'il venait d'entendre. La nuit s'avançait, le firmament se couvrait d'étoiles; et la lune, s'élevant avec majesté derrière les monts couverts d'une neige éblouissante, répandait sa douce lumière. Alors les pensées du jeune homme prenaient un cours plus élevé, elles erraient par-delà les mondes innombrables; son âme enflammée soupirait après un bonheur qu'il ne pouvait définir. Dans le silence de la nuit, il saisissait son luth, la corde harmonieuse frémissait sous ses doigts; et des chants tendres et plaintifs, et les soupirs de son cœur, exprimaient à l'unisson ce qu'il ne connaissait pas encore, ce qu'il devait bientôt connaître.... C'est au milieu des rochers et des glaces éternelles que devait s'allumer la flamme d'un amour sans fin.

Un jour il partit pour la chasse, armé de son arc et de ses flèches; il s'enfonça au hasard dans les montagnes, à la recherche d'un chamois qui se fit

long-temps poursuivre de rochers en rochers jusque dans la vallée de Saint-Pierre, d'où le Glenner précipite dans le Rhin ses ondes solitaires et tumultueuses. Là le chamois se perdit dans des retraites inaccessibles, et le jeune chasseur s'y trouva lui-même arrêté dans un labyrinthe où ses pas ne rencontraient plus même de chemin: tout autour de lui était désert et impraticable; il ne voyait que les pointes aiguës des rochers menaçans, ou des abîmes dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur. En vain il prêtait l'oreille; il n'entendait plus ni les clochettes des troupeaux, ni les cors alpestres des bergers, ni les cris des chasseurs; aucun son ne parvenait jusqu'à lui que le sourd mugissement des torrens roulant au fond des précipices, ou de temps en temps le cri aigu du grand aigle des montagnes. De toutes parts il était entouré de rocs incultes ou recouverts de neige; rien, absolument rien, ne lui indiquait un moyen

de retrouver sa route. Il fallait cependant sortir de cette situation ; il écouta plus attentivement le bruit de l'eau, et tâcha, en s'élançant de rochers en rochers, de parvenir jusqu'au bord du ruisseau : il espérait alors qu'en suivant son cours il retrouverait enfin un chemin ; mais le ruisseau faisait mille détours, et Talto s'égarait toujours davantage. La soirée s'avançait, et il commençait à craindre d'être surpris par la nuit, lorsqu'il crut apercevoir quelques légères traces de pas d'hommes sur une espèce de sentier étroit qui s'offrait à lui. Ranimé par cette vue, il ne balança pas à prendre ce chemin, quoiqu'il fût extrêmement rapide, et bientôt il découvrit au-dessous de lui une charmante petite vallée, éclairée par les rayons du soleil couchant. A peu près au milieu, sur le penchant d'une humble colline, et à l'ombre de quelques hêtres, il vit une cabane plus grande et mieux bâtie que les huttes ordinaires des bergers : la

colline la mettait à l'abri du vent du nord. La vallée offrait un abondant pâturage, sur lequel paissait un troupeau peu nombreux de vaches et de brebis ; et ce qui était plus rare et plus singulier au milieu des montagnes, une plantation d'arbres fruitiers en plein rapport entourait la cabane.

Talto s'arrêta. Il considérait avec admiration ce site délicieux ; il lui semblait que cette vallée devait être habitée par des êtres d'un ordre supérieur, lorsqu'il vit paraître entre les arbres une jeune fille, supérieure en effet, par sa beauté, à tout ce qu'il avait vu. Il continua sa marche, et bientôt se trouva près d'elle. Tous les deux restèrent en silence l'un vis-à-vis de l'autre. Les regards de la jeune fille exprimaient l'étonnement, et ceux du jeune homme une espèce d'extase : il ne savait que penser de cette apparition. Cette charmante personne n'avait en effet ni dans sa tournure ni dans son vêtement rien qui pût la faire prendre ni pour

une simple paysanne des montagnes, ni pour une habitante des villes : une jupe, blanche comme la neige, qui descendait jusqu'à ses pieds, un corset noir, très-propre, lacé par-devant de rubans de velours noir, un grand et fin chapeau de paille, noué d'un ruban noir, d'où s'échappaient de longues tresses de cheveux blonds, et dans son air et son attitude simplicité et noblesse; telle était la parure, telles les formes sous lesquelles la fille de la vallée s'offrait aux yeux ravis de Talto. Le petit troupeau s'était assemblé autour d'elle; il était accompagné de deux gros chiens de garde, qui aboyèrent d'abord avec colère contre l'étranger : la bergère les appela, les flatta, et les empêcha d'attaquer le jeune chasseur.

J'ai perdu le sentier dans la montagne, dit-il enfin avec un son de voix ému ; voulez-vous bien me dire où je suis, et quel est le bourg le plus voisin ?

Là où le soleil se couche, répondit la jeune fille en étendant son bras vers ce

point du ciel, et avec un son de voix aussi doux que la flûte des ménestrels, est l'endroit le plus voisin : c'est Waremburg, la résidence du comte Talto de Tossana ; de ce côté est le couvent de Notre-Dame des Bois ; aucun sentier n'y conduit de ce lieu : le seul chemin est celui du couvent de Saint-Roch, auprès de Dissentis ; mais il est très-difficile à trouver, et c'est presqu'un miracle que vous soyiez parvenu jusqu'ici. La montagne n'a point de sentier, les torrens sont rapides, et les abîmes couverts de neige, très-dangereux à ce que dit mon père, qui souvent a cherché inutilement à s'y frayer un passage. Talto ne répondit pas, il était perdu dans la contemplation des lèvres de roses qui s'ouvraient si agréablement; et semblait écouter encore la mélodie de cette voix qu'il venait d'entendre : au bout d'un moment il reprit la parole.

Comment nomme-t-on cette vallée? demanda-t-il ; et toi, jeune fille, qui es-tu ? comment t'appelles-tu ? — Cette

vallée se nomme Balbella : ainsi l'appelait un homme pieux qui vint de Bellinzona, traversant les Hautes-Alpes auprès des sources du Rhin, et qui sans doute, avec le secours des saints anges, découvrit cette retraite inconnue. Il cherchait la tranquillité, il l'a trouvée ici pendant dix-sept ans, et voilà son tombeau, dit-elle en montrant un petit tertre couvert de gazon et de belles plantes alpines ; voilà où il repose pour l'éternité : nous portons encore son deuil.

Et quel est ton nom? Je t'en prie, jeune fille, dis-moi ton nom?

On m'appelle Nantilde.... Mais tu dois être fatigué, chasseur; suis-moi, tu trouveras chez nous repos et rafraîchissemens. Elle marcha devant lui, et le conduisit à leur demeure : ce n'était ni une maison ni une chaumière, mais une habitation commode et spacieuse. Le jeune comte fut introduit dans une chambre bien éclairée, très-propre, ornée de passages de la bible sculptés

sur les parois, et garnie de meubles en bon état, et presque plus élégans que ceux de son palais. La jeune fille, qui l'avait quitté, rentra bientôt avec une corbeille d'osier artistement tressée, remplie de fruits et de pain bis excellens; de l'autre main elle tenait un vase plein d'un lait écumant. Elle posa cette colation sur la table, et servit son hôte avec une affabilité, un sourire amical et une politesse qui n'avait rien d'affecté, et qui excitait à la fois le respect et la tendre reconnaissance. Le comte but et mangea : il en avait besoin après avoir erré tout le jour sans nourriture. Dès qu'il eut appaisé la première faim, il demanda à la jeune fille si cette vallée appartenait à son père, ou de qui il la tenait, s'il n'en était que le fermier.

Autrefois, répondit-elle, cette vallée était en partie à notre seigneur, le comte de Talto, et en partie au couvent de Notre-Dame du Rheinwald. Mon père est un berger, ajouta-t-elle d'un ton

modeste, mais nous possédons à présent cette vallée pour une rente que nous payons au couvent de Notre-Dame des Bois : mon père te dira cela mieux que moi si tu veux le savoir.

Le comte tomba dans une douce rêverie. Ton père, reprit-il ensuite, est donc un homme libre, quoiqu'il ne soit pas noble ni guerrier ?... Réponds-moi, Nantilde ? dit-il vivement.

— Oui, depuis ma naissance il est libre ; avant il appartenait, corps et biens, au couvent du Munster, à Notre-Dame des Bois.

Comment est-il devenu libre, demanda encore Talto avec un regard sombre et un violent battement de cœur ; car il sentait dans ce cœur brûlant s'éveiller un amour passionné pour cette jeune fille ; et pouvait-il, osait-il aimer la fille d'un serf, d'un vassal de Notre-Dame des Bois !

Je te l'ai déjà raconté, lui dit-elle. Un saint homme arriva ici comme par mi-

racle, en traversant les Hautes-Alpes par un chemin où jamais aucun homme n'avait passé; il était fatigué du trouble de la vie, et il cherchait une retraite profonde. Un soir, mon père revenait du Munster, et conduisait les troupeaux du couvent; il rencontra le saint homme couché sur un roc, épuisé de faim et de fatigue; il lui donna du pain, du lait, il le conduisit dans sa hutte, et le soigna jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Il se forma une intime amitié entre le saint homme et celui qui l'avait soigné. Le premier mena son ami dans cette vallée qu'il avait découverte par hasard, et qui était si bien cachée entre les rochers et les bois, qu'elle était tout à fait inconnue. L'étranger était riche, il avait apporté avec lui beaucoup d'argent. Il acheta du comte de Tossana le terrain de la vallée; il y fit bâtir cette cabane, et n'épargna rien pour qu'elle fût commode. Il fit venir de Bellinzona une quantité d'arbres fruitiers qu'il planta

autour, et qui ont réussi dans cette retraite abritée de tous côtés. Il se procura ensuite un petit troupeau, puis il dit à mon père : Marie-toi avec celle que tu aimes (car mon père lui avait confié son amour pour une jeune fille, serve comme lui de Notre-Dame des Bois); épouse-la, lui dit-il, et je vous racheterai de la servitude, je vous donnerai la vallée, et j'y vivrai avec vous. Mon père obéit; le saint homme le racheta de la servitude, moyennant une rente annuelle qu'il doit payer au couvent. Ainsi mes parens devinrent libres, et s'établirent ici avec leur ami. J'y naquis la première année, et ma pauvre mère mourut après m'avoir nourrie quelques mois. Mon père et son ami ont eu soin de mon enfance et de ma jeunesse; depuis un an j'ai perdu mon sage guide, mon second père; il dort sous ce tombeau, et je le pleure tous les jours. Combien ne lui devons-nous pas! Sans lui je ne serais rien qu'une pauvre et

ignorante serve de Notre-Dame des Bois.

Talto étouffa un profond soupir; il sentait trop bien que Nantilde n'en était pas moins la fille d'un serf du couvent du Munster, et qu'il ne pouvait songer à l'épouser. Comment osait-il seulement l'aimer, lui, l'illustre rejeton d'une antique race de princes! En vain Nantilde avait en partage la beauté d'un ange, l'innocence d'une sainte, le charme d'une fée, et la majesté d'une impératrice; elle n'en était pas moins la fille d'un serf, et penser à l'élever jusqu'à lui était impossible.

Toi, la fille d'un berger! dit-il en saisissant la main de Nantilde; non, Nantilde, cela ne peut être; rien en toi n'annonce l'état de servitude; tes vêtemens, ton langage, et cette main, dit-il en pressant avec ardeur une main aussi blanche que la neige des montagnes; on te croirait plutôt la fille d'un prince.

Nantilde rougit à ces éloges, elle baissa ses beaux yeux : Je n'ai jamais

vu, dit-elle, de fille de prince, à peine même des filles de bergers, si j'ai sans le savoir quelques avantages sur les autres paysannes, je les dois sans doute à notre ami, à mon instituteur ; il était, dit-on, aussi savant que sage et pieux : lui et mon père ne voulaient pas que je fisse aucun des travaux de la campagne, excepté de garder quelquefois notre petit troupeau à l'ombre de nos bocages, en répétant les leçons qu'ils me donnaient à apprendre.

Adieu, Nantilde, adieu, s'écria Talto avec vivacité et comme voulant s'arracher de force d'auprès d'elle ; indique-moi mon chemin, il faut que je parte.... Il avait à peine articulé ces mots, que le père de Nantilde arriva ; il salua cordialement le jeune étranger égaré, et le pria de passer la nuit sous son toit, plutôt que de risquer de se perdre encore dans l'obscurité. Mais le comte, qui craignait d'inquiéter trop ses serviteurs et toute sa cour, et qui sentait le danger

de rester plus long-temps auprès de la belle Nantilde, s'y refusa absolument. Leutfried, c'était le nom du vieux berger, s'offrit alors à le guider au travers du labyrinthe de rochers. Ils partirent, et après avoir gravi des monts, traversé des bois sans aucune route marquée, ils arrivèrent aux sources du Glenner; de-là jusque chez lui le comte ne pouvait plus se tromper et connaissait le chemin; il prit congé de son guide et le remercia. Tout ce qu'il lui avait dit en cheminant confirma en entier le récit de Nantilde; il n'était qu'un berger né dans le servage, d'où la générosité de son ami l'avait retiré. A son tour, il s'informa du nom du jeune homme. Je suis, lui dit le comte d'un air sombre, d'un village près de Tenna, le fils d'un des fermiers du comte Talto; je m'appelle Otto, et je suis un des gendarmes de la garde du comte.

Ils se séparèrent; le comte triste et pensif continua son chemin au milieu des

riches pâturages et des champs dorés de Saffien, jusqu'à la montagne voisine de son château. Depuis ce jour on le voyait toujours assis sur le balcon de sa chambre haute dans une douce et sombre rêverie, regardant couler les ondes rapides du Rhin. En vain le cor résonnant dans les bois voisins l'appelait à la chasse; en vain les ménestrels répétaient leurs douces chansons; d'un signe de la main il leur imposait silence et les renvoyait loin de lui; leurs chants lui paraissaient de glace auprès de ce qu'il éprouvait. Ses pensées erraient sans cesse dans la vallée de Balbella : il faisait de vains efforts pour bannir de son cœur et de son souvenir la belle Nantilde; tout le ramenait à cette image chérie, tout enfonçait plus profondément le trait dans son cœur. Un soir après minuit il saisit son luth, et chanta des paroles brûlantes dictées par son imagination enflammée; puis, pour se fuir lui-même, il sortit de son château. Il erra de tous côtés, tou-

jours poursuivi par la même pensée et par la même image. L'excès de la fatigue l'obligea de se reposer dans un bois touffu à côté d'un ruisseau ; le cours de l'eau était dirigé du côté de la vallée de Balbella ; son cœur, ses vœux, ses désirs suivaient la même route, et cependant il résistait encore. Dans ses rêveries il imaginait les événemens les plus romanesques, il arrangeait au gré de ses désirs sa vie et sa destinée : tantôt il était aimé de Nantilde autant qu'il l'aimait ; on venait à découvrir qu'elle n'était pas la fille d'un serf, mais celle d'un baron de haut parage ; il volait dans ses bras, il la pressait contre son cœur éperdu d'amour, il la plaçait à côté de lui sur le trône élevé de sa grande salle, et il voyait tous ses vassaux et tous ses barons applaudir à son choix, et rendre hommage à leur belle souveraine ; tantôt, non moins heureux, il vivait avec elle dans la vallée de Balbella, ignoré de tout l'univers, et sacrifiant à celle qu'il adorait grandeur,

trône et puissance. Tout à coup il se réveillait de ces dangereuses illusions; il les repoussait : mais l'image de Nantilde n'en restait pas moins dans son cœur. Il revint sur le matin dans son châtel, en chantant doucement le refrain d'une ancienne ballade de la fille d'un roi qui avait aimé un berger et abandonné pour lui le palais de ses pères:

Grandeur, puissance et couronne
Rien ne font pour le bonheur;
C'est l'Amour seul qui le donne.
Prince obéit s'il l'ordonne,
Ah! régner sur tendre cœur,
N'est-ce pas le plus beau trône?

Oui, disait-il, palpitant d'émotion.... régner sur le cœur de Nantilde.... Et il s'arrêtait en frémissant de crainte, en sentant qu'il fallait lui sacrifier non seulement un trône, mais ses devoirs, le bonheur de ses sujets, et l'amitié de son oncle. Alors il jurait de nouveau de ne pas retourner à la vallée de Balbella, de ne pas revoir la dangereuse Nantilde.

Il résista pendant tout un mois; chaque jour il devenait plus rêveur, plus sombre, et sa résolution s'affaiblissait : ce mois lui avait paru plus long que toute sa vie. Un jour il prolongea ses courses jusque dans la vallée de Saffien; il vit de-là les pointes des rochers derrière lesquels vivait Nantilde, il les regarda longtemps; des larmes roulaient dans ses yeux; un désir brûlant de la revoir encore consumait son cœur: il n'alla pas plus loin cependant; il revint à son château: mais toute la nuit il resta sur son balcon, répétant à demi-voix :

Grandeur, puissance et couronne,
Ne font rien pour le bonheur;
C'est l'Amour seul qui le donne.
Prince obéit s'il l'ordonne,
Ah ! régner sur tendre cœur,
N'est-ce pas le plus beau trône !

Cet effort fut le dernier : avant le lever de l'aurore il avait parcouru de nouveau la vallée de Saffien, et grimpé sur les hautes montagnes qui le séparaient

de Nantilde. Il cherchait un moyen de les redescendre, lorsque regardant de tous côtés, il vit Nantilde elle-même au-dessous de lui. Elle était assise sur un tertre; son troupeau errait autour d'elle; ses beaux cheveux blonds détachés se jouaient au gré de la brise du matin, et semblaient quelquefois une auréole de gloire autour de sa charmante tête. Elle paraissait plongée dans la rêverie; son luth était à côté d'elle, son visage était appuyé sur une de ses mains, de l'autre elle préludait en formant quelques accords vagues sur les cordes de l'instrument.... Enfin elle s'en saisit, et sa voix s'élevant comme une harmonie céleste, elle chanta en s'accompagnant ces paroles, que le comte, placé directement au-dessus d'elle, entendit sans en perdre un mot:

Ardeur, transport, brûlant délire,
Non, non, vous n'êtes point l'amour,
Feu trop ardent bientôt expire,
Il se consume en moins d'un jour.

Mais dans un cœur simple et tranquille,
L'amour une fois arrêté,
Trouvera dans ce doux asile
Confiance et fidélité,
Fidélité.

Et toi, qui tourmentes la vie,
Mérites-tu le nom d'amour,
Sombre et funeste jalousie?
Non, tu le détruis sans retour.
Mais dans un cœur simple et tranquille,
L'amour une fois arrêté,
Il trouve dans ce sûr asile
Confiance et fidélité,
Fidélité.

Elle s'arrêta un moment. Talto, penché en avant, écoutait dans une extase ravissante les sons harmonieux que l'air lui apportait directement. Nantilde commença un troisième couplet plus bas et d'une voix moins assurée; mais le comte l'entendit mieux encore que les précédens.

Otto, toi que mon cœur appelle,
Dans le tien point n'ai vu d'amour,

Tu fuis, tu t'éloignes de celle
Qui soupire après ton retour.
Otto, dans ce séjour tranquille,
Si l'amour t'avait arrêté,
Tu trouverais dans cet asile
Confiance et fidélité;
Oui, pour jamais fidélité.

Le jeune comte était transporté; ces paroles lui parurent la voix du ciel et l'arrêt de sa destinée. Fille céleste! s'écria-t-il en tombant à genoux, à toi pour jamais, puisque tu m'aimes et que tu veux être fidèle! Alors, élevant la voix à son tour, il chanta avec force son refrain chéri:

Grandeur, puissance, couronne,
Ne font rien pour le bonheur; etc.

A cette voix Nantilde lève la tête, et voyant au-dessus d'elle le jeune chasseur, elle lui crie vivement: Otto, ne bouge pas, au nom du ciel! Et plus légère qu'une biche, elle courut de colline en colline, de rocher en rocher, jusqu'à

ce qu'elle fût assez près de lui pour l'avertir qu'il était sur le bord d'un affreux abîme que quelques buissons de rhododendron lui cachaient : quelques pas de plus, et il disparaissait pour jamais. Elle monta un peu au-dessus de lui, l'appela, lui tendit la main ; et lorsqu'ils furent dans un endroit plus sûr, émue de le revoir, du danger qu'il venait de courir et de sa course rapide, elle tomba tremblante dans ses bras ouverts pour la recevoir. Nantilde! chère Nantilde! lui disait le comte, je te retrouve! Otto! cher Otto! répondait-elle si bas qu'il l'entendait à peine, tu reviens! Il la serra contre son sein, il sentit les battemens de son cœur; leurs yeux étaient pleins de larmes, et sans se le dire, ils étaient assurés que leurs âmes s'étaient entendues. Ils s'assirent sur un morceau de roc si étroit, qu'ils étaient obligés de se tenir bien près l'un de l'autre. Une main du jeune comte serrait la

main de Nantilde, une autre pressait sa taille; au moindre mouvement leurs visages se rencontraient, leurs bouches se touchaient. Talto, consumé de flammes, n'était plus le maître de ses transports; mais Nantilde, avec le regard et le sourire de l'innocence, lui chanta doucement le premier couplet de sa romance:

Ardeur, transport, brûlant délire,
Non, non, vous n'êtes pas l'amour, etc.

A mesure qu'elle chantait, Talto sentait que l'attendrissement, le respect, le sentiment touchant de la candeur et de la pureté virginale de la jeune fille pénétraient dans son cœur et le purifiaient.

Et le dernier couplet, Nantilde, lui dit-il, quand elle eut fini celui-là, Otto te le redemande. Je n'ai plus besoin d'appeler Otto, dit-elle en souriant avec tendresse, il est revenu dans ce séjour tranquille.

Et qu'est-ce qu'il y trouvera, Nantilde?

Confiance et fidélité, dit-elle en pressant sa main sur son cœur, oui pour jamais *fidélité*. Allons dans notre cabane, Otto, mon père parle souvent de toi, il te reverra avec plaisir; viens, je te guiderai.

Non pas encore, Nantilde, je veux auparavant déposer un secret dans ton sein : celui à qui tu promets *confiance* ne doit pas te tromper; mais garde-le bien ce secret dans ce cœur simple et fidèle. Je ne suis pas *Otto*, le fils d'un fermier de Tenna, je suis.... le comte Talto de Tossana.

Dieu! mon Seigneur! s'écria Nantilde. Et tremblante comme la feuille agitée, rouge comme la rose des montagnes, confuse de l'amour qu'elle inspirait, de celui qu'elle avait avoué, n'y voyant plus que honte et malheur, ses yeux pleins de larmes étaient baissés vers la terre, ses genoux plièrent, et elle tomba aux pieds de son prince, qui la releva à l'instant même; elle retira sa main qu'il

pressait dans les siennes, et elle en couvrit ses yeux. Oh! pourquoi pas toujours Otto, dit-elle enfin doucement, j'étais si heureuse!

Et à présent, Nantilde, n'es-tu plus heureuse? Talto t'aimera comme Otto t'aurait aimée; ne lui as-tu pas promis *confiance* et *fidélité*?

Je les promets encore, dit Nantilde, et de plus obéissance à mon maître.

Dis à ton ami, Nantilde, à ton amant, à ton époux! je veux l'être, je le serai. Garde soigneusement ce gage, lui dit-il en tirant de sa poche une pièce d'or où était son effigie et son nom, garde-moi ton amour, ta fidélité et le secret de mon rang; je dépose tout dans ce cœur où je veux toujours régner. Notre bonheur est encore enveloppé dans de sombres nuages, et notre destinée bien incertaine; mais quoiqu'il puisse arriver, Nantilde, sois-moi fidèle; sur ta fidélité reposent toutes nos espérances, elle

seule peut éclaircir l'obscurité de notre sort.

Dieu! dit Nantilde en soupirant, de quelle espérance me parlez-vous! pouvons-nous en nourrir aucune, et l'impossible dépend-il de vous ou de moi? pouvez-vous faire que je ne sois pas la fille d'un serf, et vous le prince du pays? Oh! que je voudrais que tu fusses en effet le jeune chasseur Otto, le fils du fermier du comte Talto, et non pas ce comte que le ciel a fait naître mon souverain, et que je ne dois pas, que je n'ose pas aimer!... mais mon cœur tout entier appartenait à Otto. Que n'ai-je pas déjà souffert depuis ces deux mois, que chaque jour je l'attendais en vain! Pour le revoir un seul instant j'aurais traversé la mer de glace jusqu'aux sources de la Reuss, et les rochers menaçans d'Urseren et les abîmes des montagnes; mon cœur, mes vœux l'appelaient sans cesse. Je le vois, et ce n'est plus Otto, c'est Talto, c'est mon prince, c'est celui que je ne dois re-

garder qu'en tremblant, celui dont je suis bien plus séparée par le sort que par des abîmes, ou par des rochers inaccessibles. O Talto ! ô mon Seigneur, dis-je, votre secret sera religieusement gardé, votre nom ne sera pas prononcé par la pauvre Nantilde, elle emportera dans la tombe ce gage de votre foi... Mais qui est-ce qui peut lui rendre la paix et le bonheur !

Ta fidélité, Nantilde, répondit le comte en pressant la main de sa bien-aimée contre son cœur; je te réponds de la mienne; je serai ton époux, ou je mourrai; jamais ma bouche ne donnera à une autre femme le nom d'épouse, jamais mes bras ne serreront une autre femme contre ce cœur. Nantilde le serra à son tour contre le sien, engageant de nouveau à son maître, à son amant, son obéissance et sa foi; tandis que lui-même il lui jurait amour et protection.

Ils descendirent dans la vallée : le bon père sourit en les voyant arriver

ensemble, et sa fille appuyée sur le bras du jeune homme. Je te l'assurais bien, Nantilde, qu'il reviendrait, lui disait-il d'un air content. Le jeune chasseur lui avait plu, il désirait de l'avoir pour gendre, et il s'était bien aperçu que sa fille l'aimait tendrement. Il reçut son hôte avec beaucoup d'amitié; on partagea avec lui un frugal repas, et on l'invita à revenir souvent. L'entretien fut animé et touchant. Leutfried mena le jeune homme sur la tombe du vieillard; il lui conta encore toutes les obligations qu'il avait à ce digne ami; comment celui-ci l'avait affranchi, enrichi; comment enfin il avait si bien élevé sa fille, qu'elle savait lire et écrire, chose si rare dans ce temps là, que Talto lui-même ne le savait pas; son éducation avait été toute guerrière: il en prit une grande considération pour Nantilde, et l'en aima davantage.

Il les quitta le soir avec bien du regret. Ah! qu'il eût été heureux d'échanger son château contre cette cabane, et

le titre de prince du pays, contre celui d'époux de Nantilde et de fils de Leutfried ! Dès le lendemain il était sur la route de Balbella. A force d'errer, de parcourir et de monter les rochers, il eut le bonheur de découvrir un chemin beaucoup plus court pour y arriver depuis Warenburg, qui était sa résidence.

Un jour il trouva Nantilde tout en larmes ; elle s'appuya sur lui en lui disant doucement : Viens vers mon père. Leutfried raconta au jeune chasseur qu'il était allé, il y avait deux jours, au couvent de Notre-Dame des Bois, au Munster, pour y porter sa cense ; mais ils n'ont pas voulu la recevoir, dit-il. Ils m'ont dit que j'étais leur serf, que je leur appartenais en entier corps et biens, et que l'abbé m'ordonnait de lui amener ma fille pour le service du couvent.

Le comte fit un mouvement violent, et ses yeux s'enflammèrent de fureur.

Leutfried continua : J'ai représenté à l'abbé que j'avais été racheté de servitude avant la naissance de ma fille, et qu'ainsi elle était née libre ; il n'a rien voulu entendre, il veut voir mes lettres de rachat ; je les ai, et j'étais tranquille : mais aujourd'hui est venu un ordre plus positif du grand patron du couvent, le puissant baron de Sax.

Talto pâlit. Si je n'amène pas ma fille au couvent dans trois jours, continua Leutfried, ma maison et toutes mes propriétés seront saisies, et nous serons traités comme des serfs désobéissans à leur maître. Les pleurs de Nantilde redoublèrent, un tremblement général la saisit.

Ne tremble pas, Nantilde, s'écria le comte, ne tremble pas, jeune fille, rappelle-toi qu'un cœur fidèle est toujours tranquille. Leutfried, dit-il d'un ton majestueux, je te demande, au nom de l'amour et de l'amitié, de ne pas mener ta fille au couvent avant

que les trois jours soient passés. Adieu, ne tremble pas, Nantilde; rassure-toi, Leutfried. Il partit dans une grande fureur, car le baron de Sax était son ami, son frère d'armes.

Bientôt le cri de guerre se fit entendre depuis Warenburg jusqu'au haut du Rheintal. Sur toutes les hauteurs s'allumèrent les signaux; de tous côtés on entendit le son des cors et de la trompette : à Tusis, à Belfort, dans le haut Furstenau, dans tous les états du comte, ses vassaux reçurent l'ordre de se lever et de s'armer : les messagers et les courriers furent en marche et la nuit et le jour. Le matin du jour suivant, arrivèrent de tous côtés différens corps de troupes avec la bannière déployée; mais personne ne savait encore quel était l'ennemi contre lequel on devait se battre. Le comte se mit à leur tête. Sur la route qui conduisait au couvent du Munster de Notre-Dame des Bois, près de Medels, le baron de Sax, à la tête

de ses hommes de guerre, rencontra le comte. Me voici, Talto, lui dit-il; contre quel ennemi devons-nous marcher? Parle.

Rien avec toi, Sax, sors de mes rangs; guerre avec toi si tu refuses de me satisfaire...Et à l'instant les glaives brillans sortent du fourreau, et les rangs sont hérissés des lances en arrêt.

La guerre, Talto? dit le puissant Sax avec colère et surprise. Soit la guerre; mais à quel sujet?

Viens avec moi, toi le patron du couvent de Notre-Dame des Bois, viens et écoute.... Il dit, et part au galop du côté du Munster, et s'arrête devant la porte de l'abbaye. Le vaillant baron de Sax fit déployer sa bannière, et se rangea à la tête de sa troupe pour entendre le sujet de la guerre. Alors le héraut du comte de Tossana frappa trois fois du pommeau de son épée contre la porte du couvent. Bientôt l'abbé parut dans tous ses ornemens cléricaux,

t se plaça à côté du patron de son couvent; puis tous les moines, marchant deux à deux, et suivant le sacré corps du Sauveur, se rangèrent autour d'eux. Le héraut du comte s'avança, et dit à voix haute :

« Le comte Talto de Tossana, ici
» présent, déclare une légitime guerre
» à sang et à mort au couvent de Notre-
» Dame des Bois, à son patron, à son
» abbé, à leurs vassaux et ressortissans,
» libres et serfs, à leurs fermiers, à leurs
» biens; il détruira par le fer et par la
» flamme ledit couvent et toutes ses
» dépendances, si justice lui est refu-
» sée. Il sait que l'abbé et le patron du
» couvent, le vaillant baron de Sax,
» ont réclamé comme leur propriété et
» leur serve, la fille d'un berger et libre
» propriétaire, nommé Leutfried, pos-
» sédant en droit légitime la vallée de
» Balbella, située dans les états dudit
» comte Talto, et sujet par conséquent
» du comte. Il y a dix-sept ans que ledit

» Leutfried a été racheté pour de l'ar-
» gent et une cense; sa fille n'a que
» seize ans, elle est donc née libre, le
» couvent n'a plus aucun droit sur elle
» sans rompre sa parole et violer le
» bon droit.... Guerre à mort de la part
» du comte Talto de Tossana, à qui
» fera tort à l'un de ses sujets; guerre
» à mort à qui lui refusera justice. »

L'abbé parla à son tour. Il déclara que Leutfried et sa fille lui appartenaient de droit; que pendant la vie du vieux Brontallo, qui les aimait et vivait avec eux, on les avait laissé vivre tranquillement à Balbella, mais qu'à présent ils redevenaient la propriété de leurs maîtres.

Le comte persista à soutenir que Brontallo les avaient rachetés, et jura qu'il le soutiendrait avec son épée jusqu'à ce qu'il ne restât plus pierre sur pierre du couvent et du sanctuaire. L'abbé proposa de prendre un arbitre pour décider la chose.

Point d'autre arbitre que Dieu et mon épée ! s'écria le comte.

Le bouillant baron de Sax s'avança vivement. Quand as-tu vu dans tes états et dans nos montagnes, Talto, lui dit-il, qu'on refusât la décision de la loi quand elle était offerte ?

Tu le vois à présent, s'écria Talto en fureur. Quand nos vallées devraient devenir une mer de sang ; quand tous les châteaux, les bourgs, les cabanes, les hameaux, les églises même devraient être dévorés par les flammes, je ne souffrirai pas qu'un de mes sujets soit maltraité injustement. Je ne veux que la justice. La liberté de mon vassal et de sa fille est incontestable ; aucun prêtre n'a de droit sur eux. Je te le jure, Sax, les montagnes, depuis Bellinzona jusqu'à Thur, doivent apprendre aujourd'hui que le père et la fille sont libres ; sans cela, guerre à mort à toi, Sax, et à tes protégés.

L'épée du vaillant baron de Sax ren-

tra dans son fourreau ; il descendit de son coursier, et demanda au comte à lui parler sans témoins.

Ils entrèrent ensemble dans une chapelle de la Sainte Image. Talto, dit Sax en l'embrassant, notre amitié doit-elle donc être rompue? Frères d'armes, compagnons d'enfance, tout doit-il être anéanti pour une *serve ?*

A ce dernier mot, Talto s'arracha de ses bras, courut à l'autel, s'agenouilla devant la Sainte Image, et s'écria : Je te le jure, Sax, devant notre Sauveur, tout doit s'anéantir, et même notre amitié, si je n'obtiens pas ce que je demande. Si dans vingt-quatre heures l'abbé n'a pas signé et scellé de son sceau la liberté de cet homme et de sa fille, je t'arracherai de mon cœur, Sax, comme j'arrache cette écharpe (et mettant la sienne en pièces, il en jeta les morceaux au loin). Toutes pensées, excepté une seule, doivent s'enfuir de mon âme, et tout sentiment, excepté un seul, de

mon cœur. Notre amitié ne me paraît plus qu'un songe, une chimère, une fausseté; lorsque j'entends sortir de ta bouche un indigne mensonge, une calomnie, et que tu nommes cette fille une *serve*, c'est à moi à qui tu donnes un démenti; tu offenses mon ancienne et noble race, et le sang seul peut laver cet outrage. Ne sais-tu pas que l'abbé a reçu le prix de son rachat?... Sans répondre, le baron de Sax passa dans l'intérieur du cloître.

J'attendrai ici ta réponse, lui cria Talto. Au bout d'une heure le baron revint; il apportait la lettre de franchise de Leutfried et de sa fille; il la remit au comte.... A-t-on écrit là dedans que la jeune fille est née libre? demanda Talto.

Oui, répondit le baron, je l'ai fait écrire d'après les vœux de ton cœur. A présent, Talto, confie-moi ce qui se passe d'étrange dans ce cœur.

Ne me le demande pas, répondit Talto, l'avenir est pour moi couvert

d'un voile épais ; mais j'ai fait un serment, il doit s'accomplir.... Dieu est pardessus tout. Ils sortirent de la chapelle en bonne intelligence ; la guerre fut terminée, et les gens d'armes renvoyés chez eux ; Sax retourna dans son château-fort. Talto descendit de cheval dans le bois ; il emprunta de l'un de ses cavaliers un casque, une épée, et ainsi déguisé il vola dans la vallée de Balbella avec la lettre de franchise. Nantilde ne pleurait plus, elle attendait son Talto, et chantait doucement son refrain. Oui, dit-il en volant auprès d'elle, et la pressant contre son cœur :

Tu trouveras dans cet asile
Confiance et fidélité.

Il lui donna la lettre qui déclarait qu'elle était née libre ; elle la lut, et tombant aux genoux du comte, elle lui dit avec innocence et sentiment : Je t'appartiens, Talto, et je ne reçois de toi ma liberté que pour te soumettre à ja-

mais ma vie. Commande, et je t'obéirai à l'instant comme une esclave soumise; je n'ai plus d'autre volonté que celle de Talto ou d'Otto. Si j'étais la fille d'un empereur, et toi le fils d'un berger, je dirais encore de même, je serais également ta compagne soumise et fidèle.

Oui, Nantilde, sois non pas *soumise*, mais *fidèle;* sur cela seul repose notre bonheur à venir. Tu es libre, Nantilde, je ne suis plus ton maître, mais je suis, je serai toujours le choix de ton cœur.

Quelque temps après Leutfried arriva dans la vallée; l'expression de sa physionomie était la surprise, la joie, et cependant l'effroi. Il avait été sur le chemin du couvent; il avait rencontré un des serfs qui lui avait raconté que par la violence et à la tête de tous ses gens de guerre, le comte Talto avait extorqué de l'abbé et du baron de Sax des lettres de franchise pour lui et pour sa fille. Nantilde sourit en silence; son

père ne pouvait comprendre par quel motif son Seigneur prenait si vivement son parti : l'appui du comte Talto vaut mieux que le tien, disait-il au jeune homme ; je te sais gré cependant de ta bonne volonté pour nous ; mais hélas ! qu'aurais-tu pu faire ? Tout pour elle et pour toi, répondit-il en passant le bras de Nantilde sous le sien ; ils allèrent se promener dans la vallée.

Qu'est-ce que tu ferais pour devenir ma femme ? lui demandait le comte en souriant. Tout, tout dans le monde, lui répondit-elle en levant ses charmans yeux bleus, et arrêtant sur lui le regard de l'amour passionné, et pourtant pur et vertueux ; rien dans la nature ne me paraîtrait trop difficile pour obtenir un tel bonheur ; je n'en excepte, Talto, que ce qui pourrait affaiblir ton amour : mais quand je devrais supporter toutes les privations, toutes les souffrances imaginables, elles deviendraient bonheur auprès de toi. Elle appuya sa tête contre

la poitrine de Talto, et ils se jurèrent fidélité éternelle.

Cependant le baron de Sax ne cessait de penser à cette jeune fille, à laquelle Talto prenait un intérêt assez vif pour défendre sa cause les armes à la main : l'abbé lui avait vanté sa beauté et son esprit, il lui avait raconté comment le pieux Brontallo, qui avait vécu et était enseveli dans la vallée de Balbella, s'était plu à cultiver cette jeune plante des montagnes dès sa naissance, et l'avait élevée mieux qu'aucune fille de baron. Sax fut curieux de la voir et de l'entendre; il alla sous l'habit d'un chasseur dans la vallée de Balbella; il vit Nantilde, il l'entendit, et l'aima avec autant de passion que Talto, mais non pas de la même manière; ce dernier ne voulait, ne désirait que le bonheur de Nantilde, et Sax ne voulait que le sien propre. Il vit que Talto était aimé; en causant avec la jeune fille, il nomma son nom, et sa rougeur lui dit son amour. Sax était le

baron le plus riche et le plus considéré des rives du Rhin, et depuis Glaris jusqu'au lac de Wallenstadt, on l'appelait *le puissant baron.* Ses passions ne connaissaient aucun frein, et rien ne lui coûtait pour les satisfaire. Lorsqu'il quitta la vallée, déjà dans son sein brûlait le désir de posséder la belle Nantilde ; il formait projets sur projets pour s'en emparer.

Les grands de la terre regardent chaque retard à leurs vœux comme un malheur ; dès la nuit suivante il revint dans la vallée avec plusieurs cavaliers armés ; et la pauvre Nantilde, arrachée de force de son asile, fut liée ainsi que son père, sans que ni l'un ni l'autre pussent ni résister ni se défendre. Le malheureux Leutfried eut la douleur de voir sa Nantilde arrachée de ses bras, la bouche fermée par un mouchoir, pour étouffer ses cris, et de ne pouvoir ni la suivre ni la venger.

Le baron prit d'abord la route du couvent dont il était protecteur ; c'était,

à ce qu'il croyait, la seule par où il fût possible d'arriver dans la vallée; il ne connaissait pas le sentier que Talto avait découvert. Près du monastère il se détourna, descendit la montagne, et suivit les rives du Rhin jusque près de Disentis. Dès que le jour parut, ils s'enfoncèrent dans les bois, remontèrent par des chemins presque impraticables, où chaque pas pouvait les précipiter dans quelque abîme, et le soir il arriva au château de Fétosberg: c'était un petit château qui lui appartenait, et que sa situation au milieu des Hautes-Alpes rendait imprenable. Après avoir déposé dans ce donjon la pauvre Nantilde presque morte de frayeur et de fatigue, et laissé une forte garde avec les ordres les plus sévères pour la sûreté de sa captive, il retourna la même nuit à Obersax, où il tenait sa cour, pour que le comte de Tossana ne pût avoir aucun soupçon sur lui.

Ce jour même, Talto vint dans la

vallée de Balbella ; il n'y trouva que l'infortuné Leutfried, encore lié, et qui lui apprit l'enlèvement de sa fille par le puissant baron de Sax ; car il avait reconnu le ravisseur malgré son déguisement, l'ayant vu souvent à Notre-Dame des Bois.

Talto le délia, lui jura qu'il reverrait bientôt sa fille, et vola sur les traces du baron. Elles le menèrent près du couvent de Sainte-Marie ; là un berger lui raconta que pendant la nuit plusieurs cavaliers, dont l'un portait une femme liée, avaient descendu la montagne et suivi les bords du Rhin. Talto prit à l'instant cette route ; mais près de Disentis il perdit toute trace des ravisseurs. Au désespoir, et ne sachant plus quel chemin suivre, il entra chez son oncle, l'abbé Walderam, dans le couvent de Disentis.

Où vas-tu, Talto, dans cet équipage et avec cet air si pressé ? que t'est-il arrivé ? lui demanda son oncle. Tu m'ef-

frayes, Talto, tous tes traits sont renversés..... Au nom du ciel, où vas-tu? tu as l'air d'être hors de sens.

—Je poursuis un indigne ravisseur, le ravisseur de mon âme et de ma vie, le baron de Sax. Je suis sans armes; mon oncle, faites-moi donner des armes.

Walderam sourit. Par bonheur, lui dit-il, que ton chien ne t'a pas abandonné. Talto, dans l'égarement de son désespoir, ne s'était pas aperçu qu'un des chiens de Nantilde l'avait suivi; ne trouvant plus sa bonne maîtresse, il était allé avec celui qu'elle aimait et qu'il voyait si souvent près d'elle. Précieux ami que le ciel donna à l'homme, tu l'aimes, tu le suis, tu le défends, et ne le trahis jamais!

Sax avait fait attacher ces chiens à côté de leur maître: l'un était resté avec lui; l'autre, avec Talto, cherchait Nantilde: il sautait autour du comte qui le caressait. Brave Treuli! lui disait-il, tu m'ai-

deras à chercher ta maîtresse, nous la retrouverons, et le ravisseur périra!

Sa maîtresse! dit Walderam. A qui donc est ce chien, et quelle est la femme que le baron de Sax enlève?

Je vous l'ai dit, mon oncle; ma vie, mon âme, la jeune fille de la vallée de Balbella.

L'oncle devint sérieux et fronça le sourcil.... Je tremble, Talto, lui dit-il, je tremble à ce nom de Balbella, au nom de la fille de cette vallée. Déjà une fois tu as soulevé le pays entier; tu as menacé le sacré sanctuaire et l'église de la Mère de Dieu de la flamme et de la destruction au nom de cette fille; à présent tu poursuis l'ami de ta jeunesse et ton frère d'armes, tu le menaces de la mort pour cette même jeune fille; tu cours après elle en habit de berger, sans armes, sans ornement de chevalier; son chien te suit et te connaît. Que dois-je penser de toi, Talto? Cette jeune fille de Balbella doit-elle, comme une autre

Hélène, détruire la paix du Rheintal, allumer dans nos montagnes le flambeau de la discorde? Et toi, Talto, le prince des montagnes, ne rougis-tu pas?

TALTO. Je ne rougis pas de ce qui est juste, mon oncle. Un infâme ravisseur, un brigand, pourra donc commettre à son gré des crimes dans les états du comte de Tossana? Non; jamais! Mon glaive ne restera pas dans son fourreau tant que chaque vallée, chaque chaumière habitée par le moindre de mes sujets ne sera pas tranquille et respectée. Pourquoi m'appelle-t-on le père de mon peuple?

WALDERAM. Si c'est là ton but et ton seul but, sois béni, mon fils. Dans ce sanctuaire même tu dois trouver des secours pour t'aider à poursuivre le ravisseur. Mais, sur ta conscience, Talto, est-ce là ton seul motif? l'amour n'y entre-t-il pour rien?

A ce mot Talto rougit, mais le men-

songe n'avait jamais souillé ses lèvres. Oui, mon oncle, dit-il, il y entre aussi de l'amour.

WALDERAM. Pour la fille de la vallée?

TALTO. Pour elle.

WALDERAM. Pour la fille d'un serf du couvent du Munster?... Talto baissa les yeux et se tut.... Parle, réponds-moi, Talto, toi, l'illustre descendant de si nobles aïeux, qui pendant sept siècles ont régné sur ces montagnes, depuis les sources du Rhin jusqu'au Plessur, depuis le Crispalt jusqu'aux frontières du Tyrol, donneras-tu pour mère aux futurs comtes de Tossana, la fille d'un homme né dans le servage? Les fils d'une serve régneront-ils sur Tomiliasda et sur les rives du Rhin? Est-ce toi, Talto, qui veux être le fondateur d'une nouvelle race dégradée?

Talto gardait encore le silence. Pourquoi ne me réponds-tu pas? lui dit l'abbé.

Parce que j'aurais beaucoup trop à

dire, mon oncle. Je pourrais vous rappeler que le fondateur de notre famille, Victor, le premier Tossana, n'était qu'un berger; mais je ne veux pas le dire, parce que mon cœur désavoue ce motif. J'ai long-temps combattu, mon oncle; j'ai résisté de toutes les forces de mon âme pour ne pas revoir cette jeune fille : mais, mon oncle, je voudrais que vous aussi vous vissiez Nantilde!

WALDERAM. Penses-tu, jeune homme, que je n'aie jamais vu deux beaux yeux de la couleur du ciel, des joues fraîches comme la rose, une taille élégante, tous les charmes de la jeunesse? Je les ai vus, mon fils, et j'ai su résister.

TALTO. Je le crois, mon oncle; mais je voudrais qu'une fois, une seule fois, vous vissiez cette Nantilde.

WALDERAM. Crois-tu, peut-être, que son doux babil, ou que la gaîté de quinze ans, que la séduisante flatterie, me feraient oublier sa naissance?

TALTO. Non, mon oncle, elle ne

vous flatterait pas; mais plût au ciel qu'une seule fois vous puissiez la voir et l'entendre, la modeste, la vertueuse, l'aimable fille de Balbella !

Walderam. Je fais grand cas, sans doute, de l'innocence, de la piété et de la douceur, c'est le plus bel ornement des femmes; mais tu peux trouver parmi tes égales une fille aussi douce, aussi pieuse, aussi innocente et aussi belle que la fille du serf du couvent du Munster, du berger de la vallée de Balbella. Quand il serait vrai qu'elle est telle que tu la vois, quand elle aurait la piété, la sagesse, l'innocence d'une sainte, quand elle serait belle comme les anges du ciel, je n'en frémirais pas moins de penser qu'elle déshonorerait ma noble race. Non, de par tous les saints, je ne le permettrai jamais !

Talto. Mon oncle, mon bon, mon cher oncle, si vous la voyiez une seule fois, vous diriez, j'en suis sûr : Talto a raison de l'aimer, car elle est au-dessus

de lui, au-dessus de tout par ses vertus, par la noblesse de son caractère; elle mérite plus qu'il ne peut lui donner.... Devant le ciel, et sur le nom de Dieu, j'ai juré....

WALDERAM. N'achève pas.... Qu'as-tu donc juré, Talto?

TALTO. J'ai juré, mon oncle, sur la Sainte Croix, et avec un serment si solennel que le saint-père lui-même ne pourrait m'en relever....

WALDERAM. Qu'as-tu juré?... Parle, parle donc, jeune insensé!

TALTO. J'ai juré que jamais ces bras ne serreront une autre femme que Nantilde; que jamais une autre qu'elle ne partagera ma couche et ne reposera à mes côtés, et que je l'aimerai uniquement pendant ma vie entière: mais je ne lui ai pas juré de l'épouser.

WALDERAM. Bien, Talto; et à présent jure-moi de ne pas lui donner ta main que je ne te relève du serment que tu vas me faire.

Talto. Mon oncle, je serai donc le dernier de ma race ?

Walderam. N'importe; promets-le moi, noble comte de Tossana !

Talto. Vous enterrerez avec moi casque et bouclier, je n'aurai point de fils à qui les laisser en héritage, et le nom de Tossana ne sera plus répété dans les montagnes.

Walderam. N'importe, encore une fois; promets-moi ce que je te demande, noble jeune homme, au nom de ton père que je représente. Tu devais le premier serment à la jeune fille et à l'amour, tu dois le second à ton oncle et à l'amitié.... Talto tendit à l'instant sa main à l'abbé, et prononça le serment de n'épouser Nantilde que de son aveu.

Maintenant je veux la voir, dit l'abbé en pressant son neveu contre son sein; oui, il faut que je voie celle à qui Talto fait de si grands sacrifices.

— Je vous l'amenerai moi-même celle qui les mérite tous. Si je la re-

trouve, vous nous reverrez ensemble; sinon, vous ne me reverrez plus jamais. Adieu, mon oncle.

L'abbé lui fit donner un cheval excellent, des armes, et bientôt il fut sur la route d'Obersax.

Comme il côtoyait les bords du Rhin, il rencontra un moine qui allait dans les montagnes quêter pour son couvent: il connaissait le vaillant comte.

Où conduit ce chemin? lui demanda Talto.

— Dans le pays d'Enhauf, monseigneur.

— Quelles nouvelles, pieux frère?

— La terre est pleine de péchés et de violence : nous n'avons que des prières, mais vous avez la force ; nous ne portons qu'un rosaire, et vous portez un glaive.

— Et je m'en sers.

Je le sais, répondit le moine ; la justice fleurit dans tes états, tu respectes les droits du peuple et ceux de l'autel :

mais il n'en est pas ainsi de ton frère d'armes, le puissant baron d'Obersax. Hier, je l'ai rencontré qui emmenait, avec ses gens d'armes, une pauvre jeune femme liée, qu'on portait du côté des hautes montagnes de Trins; le soir, je l'ai vu qui revenait chez lui : le ciel sait ce qu'il aura fait d'elle, car il était seul.

— Est-ce que tu lui dirais cela en face, frère?

— Oui, seigneur, pourvu que vous me souteniez. Qui oserait sans soutien accuser en face le puissant baron de Sax?

— Je te soutiendrai; suis-moi.

Ils allèrent droit au château d'Obersax. Talto monta dans la salle haute, le moine resta en bas. Sax, dit le comte en entrant, je t'ai juré devant la Sainte Image que si tu calomniais encore, notre amitié serait rompue; je viens aujourd'hui te dire qu'elle l'est à jamais. Sax, je t'accuse non seulement de mensonge, mais de trahison et de rapt;

d'avoir faussé les sermens et l'honneur de chevalier, en attaquant une femme. Qu'as-tu fait de la fille de Balbella ?

Sax fut interdit. Qui te l'a dit, Talto, que je l'avais emmenée ? dit-il en balbutiant.

— Un pieux moine qui n'a jamais menti. Il est en bas, prêt à rendre témoignage contre toi.... Le moine fut appelé ; il témoigna contre Sax, et jura sur son serment de prêtrise qu'il l'avait vu enlever une jeune fille.

Sax saisit son épée avec fureur. Moine, s'écria-t-il en voulant le percer, j'ai une épée pour réponse !

Comptes-tu pour rien la mienne ? s'écria le comte en se jetant entre eux deux. J'ai juré sûreté au saint frère, je le défendrai d'abord, et nous viderons ensuite notre propre querelle. Sax, bientôt peut-être tu vas paraître devant Dieu ; veux-tu y arriver chargé du meurtre d'un des ministres de ses au-

tels ?... Sax baissa son épée, et fit signe au moine de s'éloigner. A nous deux, dit-il à Talto ; ta vie ou la mienne pour la fille de Balbella, car je l'aime aussi avec fureur : je ne la rendrai qu'avec la vie.

Ils descendirent dans les cours. Le baron donna des ordres pour la sûreté du comte, s'il succombait, et le combat commença. Le moine se mit en prières. Dieu jugera justement, disait-il. Bientôt le sang des deux champions commença à couler ; mais le comte était blessé légèrement, et le puissant baron l'était à mort. Il tomba en disant : Je l'ai mérité ; je te pardonne, Talto, et je te rends Nantilde.... Il appela le moine pour recevoir sa confession et calmer les remords de sa conscience ; il lui dit où l'on retrouverait Nantilde, donna des ordres pour qu'elle fût délivrée, et rendit le dernier soupir en implorant la miséricorde divine.

Le cœur déchiré, mais content ce-

pendant de retrouver sa Nantilde, le comte se hâta de prendre le chemin de Feldsberg. Il marchait à pied, car il n'y avait aucun sentier où l'on pût aller à cheval. Il suivit, à travers des montagnes, une route effrayante, où son guide même avait peine à le suivre : ce guide était l'homme chargé par le baron expirant de délivrer la prisonnière. Le concierge du château-fort avait l'ordre de ne la laisser voir qu'au baron lui-même, ou à celui qui lui apporterait un anneau qui ne quittait jamais son doigt, et que Sax avait remis à Talto avant d'expirer. L'homme qui accompagnait le comte avait aidé à l'enlèvement de la jeune fille ; Talto se fit répéter cent fois chaque circonstance, et à chaque fois ses remords d'avoir tué le baron s'affaiblissaient : le désespoir, les souffrances de sa Nantide, déchiraient bien plus son cœur ; il aurait voulu dans sa fureur avoir encore à la venger. Ils voyagèrent toute la nuit, en-

vironnés de périls, et sur le matin ils arrivèrent au petit bourg de Feldsberg. Le comte vole au château, montre l'anneau du baron, et se fait ouvrir la forte serrure du cachot où gémissait sa bien-aimée. Dieu ! quels sons délicieux parviennent en même temps aux oreilles et au cœur de cette infortunée ! Elle ne se trompe pas, c'est la voix de son Talto, c'est lui-même qui vient lui rendre la liberté et la vie ! Elle court à lui ; mais ses bras charmans sont encore enchaînés, elle ne peut serrer son libérateur contre son cœur oppressé, elle tombe sur son sein, et lui dit bien doucement : Je t'attendais, Talto ; mon cœur me disait que tu viendrais me délivrer ; il était encore tranquille, et toujours fidèle. — Suis-moi, Nantilde.... Le geolier détache ses fers, elle s'appuie sur Talto, et bientôt ils ont quitté cet affreux séjour. Ils s'éloignaient par la route dangereuse, et si étroite qu'ils ne pouvaient marcher à côté l'un de l'autre ; en abandonnant le

bras de son ami, Nantilde trouva le sien ensanglanté.

Ton sang coule, Talto! dit-elle avec effroi.

— Oui.... pour Nantilde.

— Mon Dieu! que t'est-il arrivé?

— J'ai tué le baron de Sax, Nantilde, et il m'a blessé.

— Ciel! tué.... l'ami de ta jeunesse, ton frère d'armes?

— Le ravisseur de Nantilde.

Elle avait toujours ignoré qu'elle fût au pouvoir du terrible Sax; elle tomba à genoux devant Talto: Ah! mon sauveur, lui dit-elle, que puis-je faire pour toi?

— M'être fidèle, Nantilde. La fidélité est tout ce qu'une femme peut donner: l'homme doit agir et mériter, la fidélité le récompense.

— Je te suis fidèle, Talto; toi seul au monde existe pour Nantilde.

Ils continuèrent leur chemin; mais la route devenait de plus en plus ef-

frayante : ils étaient comme suspendus sur des abîmes dont la profondeur était affreuse ; et des rochers, souvent prolongés sur l'étroit passage, semblaient vouloir arrêter le téméraire voyageur : mais quel obstacle peut arrêter l'amour ! En allant chercher Nantilde, Talto ne s'était aperçu d'aucun danger ; à présent, sa crainte pour elle les augmente encore, mais son courage les surmonte. De son bras blessé il la porte, il la soutient, il dirige ses pas, pose le pied de Nantilde sur la place dont il vient de s'assurer, l'encourage. Ah ! Talto, lui disait-elle, que de fois, dans la vallée de Balbella, j'ai été suspendue sur le précipice pour écouter si je n'entendais pas tes pas ! que de fois j'ai monté sur le rocher à pic pour te voir arriver ! Je ne crains rien que de te perdre, et mourir ainsi près de toi serait délices. Sur un seul mot de toi, sur le moindre de tes ordres, je me [précipi terais à l'instant au fond de cet abîme. Ta volonté,

Talto, est la seule règle de mon cœur.... Oh! que puis-je faire pour mon Talto!

— L'aimer et te confier en lui, Nantilde. *Aimer et espérer*, voilà désormais notre existence. Ils arrivèrent sur le midi à Disentis, et tout de suite ils allèrent dans la cellule de l'abbé. Nantilde vit pour la première fois l'illustre chef de la famille de Tossana, le comte Walderam, le vénérable abbé de Disentis, et le seigneur de la contrée, dans ses brillans ornemens d'église. Elle en fut éblouie; et pâle et tremblante devant lui, elle baissa vers la terre ses beaux yeux pleins de larmes.

Ne tremble pas, Nantilde, lui dit Talto, tu es devant le meilleur des hommes, devant l'oncle respecté et l'ami chéri de ton Talto. Je lui ai ouvert mon cœur, ouvre-lui le tien, je t'en conjure; dis-lui tout ce que tu sens, tout ce que tu penses.

La jeune fille se rappela son serment d'obéissance; elle releva la tête avec la

dignité de l'innocence : son attitude majestueuse aurait plutôt donné l'idée d'une reine que d'une serve. Elle était debout devant l'abbé, qui l'examinait attentivement, et avec l'air de la surprise et de l'approbation. Cependant un nuage de sombre tristesse se répandait sur son noble visage ; il voyait, il sentait que son neveu ne se détacherait jamais de cette jeune fille. Après quelques instans de silence, il lui dit : Es-tu Nantilde, la jeune serve du couvent du Munster ?

Nantilde. Je suis Nantilde, la fille de Leutfried, de la vallée de Balbella, autrefois serf du couvent de Notre-Dame des Bois. Je suis née libre ; mais l'amour m'a rendue esclave, et j'appartiens au comte Talto.

L'abbé. Le comte Talto m'a juré que tu ne lui appartenais pas : un chevalier n'a jamais menti ; jeune fille, dis la vérité !

Nantilde. Je lui appartiens par mon

cœur, par ma libre volonté, par ma reconnaissance et par mes sermens. Qu'il ordonne, et j'obéirai sans balancer. Talto ne peut rien ordonner de mal, rien que je ne puisse faire sans remords.

L'Abbé. Il m'a fait un serment solennel de ne jamais te donner sa main que je ne le relève de ce serment.

Nantilde. Il a fait son devoir, monseigneur, il a bien fait.

L'Abbé. Et tu l'aimes également?

Nantilde. De toutes les forces de mon âme. Alors elle étendit sa main sur un crucifix qui se trouvait près d'elle, et se tournant du côté du comte: Talto, lui dit-elle, sur la Sainte Croix, je te renouvelle mon serment d'amour et d'obéissance; ordonne, et j'obéirai sans murmurer. Veux-tu que je m'éloigne à jamais de toi, je pars, et tu ne reverras jamais Nantilde; veux-tu que je meure, donne-moi ton poignard, ma main sera obéissante, mon cœur ne murmurera

pas; je tiendrai mon serment comme tu dois tenir le tien.

L'Abbé. Les actions valent mieux que des paroles, jeune fille.

Nantilde. Mes paroles sont des actions, seigneur.

L'Abbé. As-tu appris de Talto à te vanter ?

Nantilde. Je n'ai appris de lui qu'amour et fidélité jusqu'à la mort.

L'Abbé. Ainsi pour lui tu renoncerais à ton salut ?

Nantilde. Il est lui-même mon salut, mon paradis ; il le sera toujours.

L'Abbé. Il faut cependant que tu renonces à l'un ou à l'autre.

Nantilde. Je vous l'ai dit, seigneur, j'obéirai à l'instant à Talto, je ferai ce qu'il m'ordonnera sans murmurer ; mais prononcer moi-même mon malheur éternel, renoncer moi-même à mon salut, me perdre à jamais, cela je ne le puis.

L'Abbé. Qui t'a appris à parler ainsi, jeune fille? Brontallo fut, dit-on, ton précepteur.

Nantilde. Le pieux Brontallo a ouvert mes yeux à la lumière, il s'efforça d'éclairer mon esprit; mais l'amour éclaira mon cœur, et lui seul m'apprit à parler son langage : j'ignorais les forces de mon âme, l'amour m'amena Talto, et j'appris à les connaître. Il se nommait Otto, je le crus mon égal, je livrai mon cœur au sentiment qu'il m'inspirait : ai-je pu changer avec son nom? Que m'importe qu'il se nomme *Otto* ou *Talto*! J'aime celui qui posa sur mon front une couronne bien plus brillante que celle qu'il tient de ses ancêtres, en ouvrant mon cœur à l'amour. Le nom de Talto règne sur ces montagnes, celui de l'amour sur le monde entier : celle qui aime ainsi que j'aime, à la vie et à la mort, n'a plus rien à craindre, car il n'est au pouvoir de personne de lui ôter son amour.

L'Abbé. Elle doit au moins craindre le pouvoir céleste.

Nantilde. Il peut la punir, lui ôter l'objet qu'elle aime ou sa vie, mais non pas son amour.

L'Abbé. Jeune fille, tu blasphêmes.

Nantilde. Je le sens; mais dois-je mentir? Si c'est un péché que d'aimer, je suis une grande pécheresse, car j'y persisterai.

L'Abbé. Talto, dis à Nantilde quel serment tu as prononcé.

Talto. J'ai fait serment que ces bras ne serreront jamais une autre femme que Nantilde, qu'aucune autre femme que Nantilde ne reposera à côté de moi.

Nantilde sourit. Peux-tu donc, lui dit-elle, unir ensemble l'eau et le feu? Peux-tu faire produire à nos neiges éternelles les fleurs et les fruits du midi? Peux-tu faire que la vague agitée par l'orage reste immobile sur le roc glissant? N'est-ce pas la loi de la nature

que de chercher son égal ou de vivre seul? Nous avons tous les deux juré de nous aimer, et rien de plus; nos cœurs sont d'une même nature, mais non pas nos destinées : à quoi sert ton serment?

La jeunesse, dit l'abbé en secouant la tête, fait plus de sermens que l'âge mûr n'en peut tenir.

Nantilde. Des sermens que les lèvres seules prononcent s'évaporent dans l'air, seigneur abbé; mais quand c'est le cœur tout entier qui les dicte, quand la conscience en est le garant, alors les sermens sont aussi fermes que les rocs de nos montagnes.

L'abbé. Qu'est-ce que tu m'as juré, Talto?

Talto. Je vous ai juré, mon oncle, de ne jamais donner ma main à Nantilde que de votre aveu.

L'abbé regarda la jeune fille. Il tiendra son serment, seigneur abbé, lui

dit-elle ; je suis sa caution, soyez tranquille.

Tu avais raison, Talto, dit l'abbé à son neveu en lui serrant la main ; il fallait la voir et l'entendre. Dis-tu comme elle ? ton serment sera-t-il ferme ?

— Comme ces monts sur leur base, mon oncle. Le bonheur ou le malheur de ma vie dépendent à présent de vous seul. Je vous ai juré qu'elle ne serait jamais ma femme que de votre consentement, ce serment sera ferme comme la voûte du ciel.

L'Abbé. Tu l'entends, Nantilde. Que ferais-tu à présent, dis-le moi, si je le relevais de son serment ?

Nantilde. Seigneur abbé, qu'est-ce que peut faire une pauvre fille ? Je n'ai qu'une vie, elle lui appartient ; je n'ai qu'un cœur, il est à lui : ma fidélité est pour lui seul ; mon obéissance, elle est encore pour lui. Que puis-je lui donner encore !

L'ABBÉ. Est-ce que tu ferais à l'instant tout ce qu'il t'ordonnerait en mon nom ou au nom de l'amour ?

NANTILDE. Tout, tout ce que sa bouche prononcera serait à l'instant accompli.

L'ABBÉ. Te séparer même de lui à jamais?

NANTILDE. A jamais, s'il me le demande.

L'ABBÉ. Et tu le prendrais pour époux à ces conditions là ?

NANTILDE. Pour époux, pour maître, pour meurtrier s'il le voulait. Je paierais de ma vie avec transport le bonheur de le nommer mon époux, ne fût-ce qu'un jour, une heure.

L'ABBÉ. Et ce bonheur pourrait te suffire ? tu n'en demanderais aucun autre ?

NANTILDE. Est-ce qu'autre chose mérite le nom de bonheur ?

Talto, dit l'abbé, je veux te parler sans témoins.... Ils allèrent dans une

petite chapelle attenant à la cellule de l'abbé.

Je veux, dit Walderam au comte, te relever de ton serment. Te voilà libre à présent d'épouser ta Nantilde. Sonde-toi bien ; peut-elle suffire aussi à ton bonheur? Et quoique je puisse exiger de ta femme, lui demanderas-tu de m'obéir, ou plutôt à toi ?

Talto resta quelques instans en silence.... Posséder Nantilde, être son époux, dit-il enfin, est pour moi un si grand bonheur, que, dût le ciel me punir à l'instant, dussiez-vous me dire aussi que je blasphême, je n'en demande point d'autre ni pour le temps ni pour l'éternité : mais je ne puis consentir à la condition que vous y mettez ; vous pourriez lui ordonner de m'abandonner.

L'abbé. Alors, pourquoi voudrais-je vous unir? Je le veux, parce que Nantilde mérite d'être ta femme, qu'elle a dans son noble cœur une couronne qui vaut mieux que la tienne ; mais je veux

voir ce dont l'amour est capable dans le cœur d'une jeune femme, et ce qu'elle peut faire pour celui qu'elle aime. Ta Nantilde me paraît un être surnaturel; je l'ai vue, je l'ai entendue, et je suis vaincu. Sois heureux, Talto, puisque tu ne peux l'être sans elle, puisque tu m'assures qu'elle seule suffit à ton bonheur.

Talto ne pouvait contenir les transports de sa joie; il embrassait son oncle, il tombait à ses pieds. Elle sera donc à moi! s'écriait-il. O mon oncle! demandez tout ce que vous voudrez, votre volonté sera ma loi. Vous me la donnez, ma Nantilde; que puis-je encore avoir à désirer, à vous refuser!

— Tu consens donc à la condition que j'exige? Nantilde a juré de t'obéir aveuglément; ainsi c'est par toi que passeront les ordres que j'aurai à lui donner, c'est toi qui commanderas: elle ignorera notre convention, et tu vas me jurer *de l'abandonner* si elle ne tient pas sa parole d'obéissance, si elle

hésite à faire pour toi, ou par ton ordre, même les plus grands sacrifices.

Ici Talto hésita encore.... L'abandonner, mon oncle, si elle ne fait pas tout ce que vous lui ordonnerez en mon nom ! Mon oncle, mon oncle ! non, jamais !

— Comme tu voudras, Talto ; mais alors je ne te rends pas ta parole. Vois, aujourd'hui, dans cet instant même, dans cette chapelle, je vous unis par le saint sacrement du mariage, si tu me promets ce que je demande.

Talto. Mon oncle, mon oncle, que pouvez-vous donc avoir à lui ordonner de si terrible ? De cesser de m'aimer ? cela n'est pas en son pouvoir.... Dieu ! de vous aimer peut-être.... Insensé que j'étais ! vous êtes un homme, et j'ai voulu que vous la vissiez !

L'abbé. Oui, insensé, puisqu'une telle idée peut entrer dans ton esprit. Talto, ne connais-tu plus ton oncle ! Mais je te pardonne, et je vais m'expliquer. Elle

est fille d'un serf, et toi tu es le prince des montagnes; je veux savoir si son cœur mérite tout ce que tu fais pour elle. Tu lui sacrifies tout ce qui a quelque valeur aux yeux des hommes; je veux éprouver votre amour à tous les deux; tu dis qu'elle est tout pour toi, je veux savoir si tu dis vrai; elle dit qu'elle t'aime par-dessus tout, qu'elle n'a d'autre âme, d'autre volonté que la tienne, je veux savoir si ses belles lèvres ne mentent pas; je veux qu'en l'asseyant à côté de toi sur ton trône, je puisse dire à tes barons, à tes nobles, à tes serviteurs, à tous tes vassaux: Honorez la femme de votre seigneur, car elle a un cœur qui vaut mieux qu'une couronne.

Talto. Et combien de fois voulez-vous l'éprouver?

— Trois fois seulement; mais, quoi que tu lui demandes, il faut qu'elle le fasse sans murmure, sans plainte.

— Elle le fera. Mais, mon oncle,

si vos ordres détruisent notre bonheur?

— Non, non; au contraire, je n'ai d'autre but que de l'assurer. Ne vais-je pas combler tes vœux si tu jures de m'obéir après en toutes les choses que j'exigerai?

— Vous me donnez Nantilde, il m'en coûtera peu de vous céder tout ce qui n'est pas elle.

Il fit le serment que son oncle lui dicta, et l'abbé appela Nantilde dans la chapelle. J'ai relevé mon neveu de son serment, lui dit l'abbé d'un ton sérieux; il est libre de t'épouser, et il le veut, quoique tu sois la fille d'un serf; tu es tout pour lui. Promets-tu, Nantilde, de reconnaître tant d'amour par une entière soumission, et de faire à l'instant tout ce que ton époux et ton seigneur t'ordonnera?

Je le ferai, dit Nantilde, et je le jure devant la sainte image de notre Sauveur, je ne balancerai pas un instant.

L'Abbé. Souviens-t'en bien, Nantilde, *tout* ce qu'il te demandera!

Nantilde. Tout, tout ce que Talto me demandera : *la mort* ou *la vie*, *le crime* ou *l'innocence*, tout ce qu'il y a de plus terrible, de plus effrayant, rien ne me coûtera. Qu'ai-je à craindre et qu'ai-je à lui refuser ? Tout ce que l'amour demande, l'amour peut le donner.

Nantilde! s'écria Talto, souviens-toi de ton serment, et écoute le mien : c'est de t'aimer jusqu'au dernier souffle de ma vie.

L'abbé mena le jeune couple à l'autel, et bénit leur union. Nantilde se jeta sur le sein de son époux, de son amant, de son adoré Talto. L'amour triomphait, et le nœud qu'ils venaient de former leur semblait une chaîne de fleurs ; ils oubliaient tout, et l'oncle, et l'obscur avenir, et leur serment ; ils ne voyaient, ils ne sentaient que bonheur : mais l'abbé vint les réveiller de cette ivresse.

Ma nièce, lui dit-il, appelle-moi *ton oncle* pour la première et la dernière fois; nomme aussi ton *Talto* pour la première et la dernière fois: de ce moment ce nom ne doit plus sortir de ta bouche devant qui que ce soit au monde; le lien qui t'unit à lui doit être ignoré de tous les hommes. Tu retourneras vivre auprès de ton père, dans la vallée de Balbella; ton mari viendra t'y voir sous un nom étranger. Tu sens bien, Nantilde, que ses vassaux ne reconnaîtront jamais pour leur souveraine la fille du serf d'un couvent; tu ne voudrais pas appeler toi-même la confusion sur la tête de ton époux, et l'obliger à baisser les yeux devant ses sujets. Votre mariage doit donc rester dans le plus profond secret; c'est le premier ordre que ton bien-aimé te donne.

Nantilde regarda son époux en souriant. Qu'il soit fait ainsi, Nantilde, dit Talto avec un soupir, puisque mon oncle le veut!

Tu entends, Nantilde, reprit l'abbé, ce que ton époux t'ordonne. Tu cacheras ton mariage à tout le monde, même à ton père ; et si tu deviens mère, tu nommeras un berger des montagnes le père de ton enfant.

Un autre que mon époux ! dit Nantilde avec l'accent de la terreur. Seigneur abbé, m'ordonne-t-on une trahison, un mensonge ?

L'Abbé. Tu nommeras un nom imaginaire ; laisse-nous le soin du reste.

Nantilde regarda encore Talto, mais cette fois avec un air suppliant. Nantilde, au nom de l'amour, obéis !... Elle sourit, et fit un signe de tête de consentement. Et à toi, mon neveu, dit l'abbé, au nom du bonheur que je viens de te donner, je te demande de visiter ta femme secrètement, sous des habits de chasseur. Tu ne diras jamais un mot d'elle, tu ne la nommeras à personne : tu entendrais le blâme tomber sur la fille de Balbella, sans que ton regard

même trahisse l'intérêt que tu prends à elle ; elle doit, en apparence, t'être aussi étrangère que si tu ne soupçonnais pas son existence.

Talto. Mon oncle....

L'Abbé. J'entends ; on sait déjà qu'elle t'intéresse.... Eh bien ! laisse-le oublier, aye l'air de l'oublier toi-même. Que t'importe ! elle est à toi, toute autre chose t'est indifférente, et c'est le seul moyen de conserver ton seul bonheur.... Allez à présent, *mari et femme, comte et comtesse de Tossana ;* Dieu veuille vous bénir : songez à vos sermens. C'est la première et la dernière fois, Nantilde, que tu t'entends nommer ainsi.

Ainsi le jeune couple quitta le couvent et Disentis, et prit la route difficile de Balbella. La nuit les surprit dans une tranquille vallée : un beau rosier sauvage fut le dais du lit nuptial ; la mousse et le trèfle fleuri, leur couche d'hyménée ; les étoiles au ciel et les vers luisans sur la terre, furent les seuls flam-

beaux qui éclairèrent la fête, et le rossignol chanta l'hymne d'amour au-dessus des époux. Ils furent réveillés au point du jour par le chant des oiseaux ; le beau rosier avait secoué sur eux ses jolies feuilles; la nature entière était embellie, et semblait partager leur bonheur. Ils se prosternèrent devant l'Être puissant et bon qui la créa, et qui avait protégé leur innocente tendresse; ils renouvelèrent leur doux serment de fidélité, et quittèrent à regret ce beau lieu.... Le comte Talto y fit ériger une chapelle dédiée au *Mystère d'Amour ;* il la dota de droits et de censes considérables, et il y mit des prêtres pour la desservir, y entretenir une lampe sur l'autel, et dire tous les jours une messe pour le tranquille bonheur des hommes. Encore aujourd'hui on trouve, près de Mendelwild, dans le chemin qui conduit au travers des montagnes de Disentis à Bellinzona, des traces de ce monument d'amour et de fidélité.

Ils arrivèrent enfin au-dessus de Balbella. Le comte prit alors congé de sa femme. Nantilde, lui dit-il en la serrant dans ses bras, tu es à moi! bonheur inexprimable, et cependant effrayant, affreux s'il fallait te perdre, si nous étions séparés une fois, et nous le serions si tu ne tiens pas la promesse que tu as faite à mon oncle. Donne-moi ta main, promets-moi sur ce cœur aussi pur que la lumière de ce beau jour, et qui jamais n'a trahi sa foi, que tu ne douteras jamais de l'amour de ton Talto! Quoi qu'il arrive, quoi que je te demande, fais-le avec confiance; crois que je n'agis, que je ne pense qu'à préparer ton bonheur, qu'à conserver ma Nantilde. Toi, remplis tous tes engagemens, et le sombre avenir s'éclaircira pour nous. Oui, si tu veux qu'un beau jour succède à la nuit qui couvre nos destinées, ô Nantilde! sois fidèle à ton ami, garde, garde à jamais dans ton cœur tranquille *confiance et fidélité.*

— N'en doute pas, n'en doute jamais, mon Talto ; je tiendrai tous mes sermens ; ordonne, et j'obéirai : je puis tout pour toi et pour ton bonheur.

Ils se séparèrent. Nantilde alla dans le vallon, et fut reçue avec joie par ses moutons, ses agneaux et ses chiens : son père n'y était pas. Dans son inquiétude il avait quitté, le matin, la vallée pour aller du côté du Munster chercher des nouvelles de sa fille. Il revint le soir, et fut heureux de la retrouver. Il s'y attendait, car il avait appris que le comte Talto s'était battu en duel avec le baron de Sax, et l'avait tué, pour délivrer la fille de Balbella. Cela est-il possible ? dit-il à sa fille ; est-ce bien notre seigneur, le comte Talto, qui est ton libérateur ? Comment connaît-il notre existence ? Par quel hasard est-il si fort notre ami ?

— N'est-il pas l'ami de tous les malheureux, le soutien de tous ses vassaux ?

il a su que j'étais injustement captive, et il est venu me délivrer.

— Est-ce que tu l'as vu?

— Je n'ai vu qu'un cavalier de sa suite, qui m'a ramenée ici de Disentis. Le père se contenta de cette réponse.

Le comte revint presque tous les jours dans la vallée. Lorsque Nantilde était seule, elle mettait un signal sur le toit de la cabane; il le voyait du rocher, et descendait alors sans crainte; mais, plus souvent encore, elle allait l'attendre à la même place où, pour la première fois, ils s'étaient dit leur amour. Le père cependant s'étonnait que le jeune Otto, le fils du fermier de Tenna, ne vînt plus voir sa fille, mais il n'en était pas fâché; Brontallo lui avait donné de plus hautes prétentions pour Nantilde. Leutfried, lui avait-il dit en mourant, ta fille est l'orgueil des montagnes; avec l'éducation qu'elle a reçue, elle est digne de monter sur le trône.

eutfried n'en demandait pas tant, nais il espérait au moins un chevalier u un baron ; le jeune chasseur Otto ui avait plu cependant, et quoiqu'il ne ût ni l'un ni l'autre, il la lui aurait onnée avec plaisir si elle l'avait aimé. e me suis sans doute trompé, pensait- ; elle ne l'aimait pas, car elle ne le oit plus; et elle a l'air si content, si ai, si serein : cela va bien ainsi, et la rédiction de Brontallo peut encore accomplir.

Le rossignol cessa de chanter ses nours et le printemps, le grillon d'été tut, l'automne laissa tomber ses uilles et l'hiver sa neige; les sentiers s montagnes s'effacèrent et devinrent npraticables, les monts n'offraient us qu'une pente unie et rapide d'une niforme blancheur; le chasseur suspendit son arc à la paroi. Personne e sortait plus de sa demeure, et ne uittait son foyer; Talto seul ne reouta ni la menaçante avalanche, ni

la neige trompeuse recouvrant de abîmes, ni les glaces amoncelées e vagues immobiles, et ressemblant une mer pétrifiée : il continua de bra ver tout pour voir sa Nantilde ; mai personne ne put se douter du vrai bu de ses courses téméraires ; le nom de l fille de Balbella ne fut plus prononc avec celui de Talto. Il feignait d'êtr passionné pour la chasse du chamois et, pour y aller seul, il déclarait qu'il n voulait exposer aucun de ses serviteur à des dangers que l'habitude rendai nuls pour lui. Il bâtit lui-même une pe tite hutte contre un rocher, dans un coi où le père de Nantilde n'allait jamais. L soir, quand celui-ci était retiré dans s chambre, Nantilde, à la clarté de la neig brillante, montait le sentier glissant et parvenait à la hutte où son jeun époux l'attendait. Quelquefois il n'y était pas encore ; elle allait au-devan de lui sur le rocher, et il voyait de loi cette figure élégante et noble se dessi-

nant dans l'ombre, blanche comme les neiges dont elle était entourée. Il accourait alors, et ni l'un ni l'autre ne se plaignait de la saison rigoureuse. Ils passaient ensemble dans la hutte solitaire les longues nuits d'hiver, et c'était pour eux la plus belle des saisons. Tous deux étaient dans la fleur de la jeunesse ; il ιvait vingt-un ans, elle en avait dix-iept : à cet âge, avec une première, ιne unique passion dans le cœur, on brave tous les obstacles, on ne redoute rien que d'être séparés. Au milieu de ce bel hiver, Nantilde apprit à son époux a joyeuse, la ravissante nouvelle qu'il xistait un gage de leur amour, qu'elle llait devenir mère. Oh ! premier bonheur que le ciel ait réservé à tous les êtres réés, mais dont l'homme seul jouit d'avance, sainte et pure joie ! sentiment ιconnu jusqu'alors, et si fort et si doux, u'il double l'existence et l'amour ! Non, ı ne connaît pas la parfaite félicité, elui à qui une épouse adorée n'a pas

dit : Je vais te rendre père. Talto sentit ce bonheur dans toute sa plén tude, et d'autant plus qu'il espéra o tenir de son oncle de reconnaître po son épouse la mère de son enfant. vola à Disentis le lendemain, et l apprit la grossesse de Nantilde. Il l demanda avec instance de lui permett de présenter sa femme à ses vassaux.

Que demandes-tu, Talto? répond l'abbé; ne t'ai-je pas dit que j'avais a paravant trois ordres à lui donner, à lui faire donner par toi? quand e les aura remplis, alors nous verro Elle n'en a encore reçu et exécu qu'un, et je conviens que pour u jeune fille ce n'était pas peu de cho Être l'épouse du comte Talto, et le dire à personne, pas même à s père; supporter l'abaissement, qua on peut et se glorifier et s'élever au p mier rang, était une épreuve diffic dont elle est sortie à son honneur. Nantilde est vraiment noble; heure

Talto ! elle est à toi, que veux-tu de plus ? ne m'as-tu pas dit et répété que tu ne demandais point d'autre bonheur, que tu renoncerais à tout pour elle ? Ne m'as-tu pas juré, foi de chevalier, de ne demander qu'elle seule, et de lui demander à elle tout ce que je voudrais ? Vous devez vous sacrifier tout l'un à l'autre. Talto se tut, il avait juré foi de chevalier et sur la Sainte Croix, et ces sermens sacrés passaient avant tout dans les temps de chevalerie.

Le rossignol chanta de nouveau, les chemins devinrent libres ; l'abbé vint dans la vallée de Balbella avec une grande suite de gentilshommes et de serviteurs. Le père de Nantilde lui rendit tous les honneurs qui étaient en son pouvoir ; il prétexta l'envie de voir le séjour où avait vécu le pieux Broncallo, et de prier sur son tombeau. Leutfried le conduisit ensuite dans sa cabane avec toute sa suite ; ils en ad-

mirèrent l'ordre et la propreté. Leutfried en fit honneur à sa fille, et l'appela pour lui aider à recevoir l'oncle de leur seigneur. Nantilde entra, salua l'abbé en rougissant, mais sans avoir l'air de le connaître.

Je te salue, jeune femme, lui dit l'abbé, Dieu veuille bénir tes douleurs et te donner un fils.... Leutfried sourit. Votre seigneurie est dans l'erreur, lui dit-il, ma fille a l'embonpoint d'une bonne santé, mais elle est encore vierge. Je le voudrais, répondit l'abbé, car si elle n'est pas mariée elle a péché : quelque jeune qu'elle soit, bientôt, je vous le dis, on vous saluera comme grand-père : n'est-il pas vrai, jeune femme ?

Nantilde baissait vers la terre ses beaux yeux pleins de larmes, et la rougeur de la honte couvrait ses joues, et cependant elle était innocente. Elle garda le silence.

Parle, Nantilde, lui dit son père, parle, je te l'ordonne.

Nantilde, toujours plus rouge, répondit doucement : Il est vrai, mon père, bientôt.... bientôt.... Elle ne put achever.

Par tous les saints ! la chose est impossible, digne seigneur, elle ne voit aucun homme que moi. Parle, Nantilde, dis la vérité.

Parle, mon enfant, n'ai-je pas raison ? dit l'abbé; ton père te l'ordonne, et moi, l'oncle de ton seigneur, je te le demande.

Nantilde alors leva les yeux ; avec le regard de l'innocence et la rougeur de la modestie, elle dit : Pardonnez-moi, mon cher père, d'avoir disposé de moi sans votre aveu ; je suis mariée. Ce jeune cavalier de la suite de monseigneur le comte de Talto, qui vint par son ordre me délivrer de la prison du baron de Sax, et qui m'a ramenée ici, m'aimait depuis long-temps, et je l'ai-

mais aussi. Nous nous arrêtâmes à Disentis, où il avait un oncle qui consentit que son neveu m'épousât ; un saint père du couvent nous donna la bénédiction de l'église..... Tu dis vrai, jeune femme, reprit l'abbé, car c'est moi qui t'ai mariée ; à présent je te reconnais.

Tu es mariée ! s'écriait Leutfried avec surprise, quel est le nom de ton mari? — Il m'a dit qu'il s'appelait Otto de Tenna.... Otto ! dit le père, je l'aimais aussi ; pourquoi ne m'a-t-il pas demandé ma fille ? pourquoi n'est-il pas revenu ici?... Ses parens ne voulaient pas de moi, dit Nantilde en rougissant, il m'a demandé le secret ; mais il m'a promis, en se séparant de moi, qu'il viendrait me revoir en tout honneur.

Je vous le souhaite, dit l'abbé, en tout honneur. Je vous ai mariés, je viendrai baptiser votre enfant.... Et il partit avec sa suite, laissant Nantilde entre la crainte et l'espérance.

Je ne reviens pas de mon étonnement, lui dit Leutfried quand ils furent seuls; toi mariée, et bientôt mère! Mais je suis dans la consternation; tu t'es trop hâtée, Nantilde. Un simple cavalier de la suite du comte, le fils d'un fermier de Tenna! Rappelle-toi ce que t'avait promis Brontallo.... Nantilde embrassa son père, et chanta doucement:

Grandeur, puissance, couronne,
Rien ne sont pour le bonheur;
C'est l'amour seul qui le donne, etc., etc.

Le père soupira, et se tut. Mais pourquoi ton mari ne vient-il jamais te voir? dit-il encore à Nantilde. Sans doute, répondit-elle, que son devoir le retient auprès du comte Talto. Leutfried soupira, et se tut encore.

Mais Nantilde était fière et contente; elle avait gardé son secret et tenu sa parole, elle avait obéi aux ordres de son époux.

L'abbé, sous différens prétextes, envoya dans la vallée plusieurs de ses affidés pour questionner la jeune femme et la faire parler; elle fut ferme, et nomma toujours pour son mari et le père de son enfant, le jeune cavalier qui l'avait ramenée chez elle après sa captivité. Ainsi le nom de Nantilde et celui de Talto cessèrent tout à fait d'être redits ensemble dans les montagnes.

L'instant marqué par la nature arriva; après une nuit de dures souffrances, par une belle matinée de printemps, Nantilde donna la naissance à un fils et à une fille, deux fleurs d'amour belles comme leur mère, et annonçant déjà la force et la vigueur de leur noble père. Le quatrième jour, Talto vint dans la maison, et Nantilde alla au-devant de lui, mais seulement jusqu'à la porte; là, faible encore, elle s'assit sur le banc, le fit asseoir près d'elle, et écartant un grand mouchoir qui couvrait son sein, elle lui

montra en souriant tendrement les deux enfans qui y étaient attachés : c'était l'image parfaite de la plus belle des roses, avec deux jolis boutons pressés contre la tige maternelle. Talto, en extase, s'agenouilla devant la mère et les enfans qu'elle lui donnait; ses yeux, pleins de la plus douce joie, rayonnant d'amour et d'orgueil paternel, erraient sur tant d'objets chéris, et sa bouche les couvrait de baisers. Nantilde posa une de ses mains sur le front du comte, l'autre sur le front de ses enfans; ses lèvres s'entr'ouvrirent; elle voulut parler, et ne trouva point de paroles; son cœur, trop ému, ne put exprimer sa félicité que par ses regards, ses larmes, ses soupirs.

Le comte vola vers son oncle; il lui apprit avec transport que sa Nantilde lui avait donné deux jumeaux, un fils et une fille. Il le pria, supplia à genoux de consentir qu'il présentât à ses vassaux, et reconnût publiquement son

épouse, la mère de ses enfans; mais l'abbé fut inflexible. Après la troisième épreuve, lui dit-il, nous verrons ce qui en sera.

Le lendemain il partit pour son beau château de Tusis, avec sa suite; de-là il alla dans la vallée avec un seul moine, son ami et son confident. Il trouva Nantilde avec les deux enfans à son sein; il les plongea dans l'eau bénite, leur administra le saint sacrement de baptême. Il nomma le garçon Victor, du nom du premier Tossana, et la fille Fidélité : ses yeux fondaient en larmes pendant la cérémonie, et son cœur paraissait nager dans la joie en bénissant les enfans. Il les serra contre son cœur paternel, parla avec amitié à la mère, et quitta la vallée.

Encore une fois l'alouette chanta, et puis le rossignol, et puis le grillon d'été; puis les sentiers se perdirent sous la neige, et les montages devinrent impraticables au pied de l'homme, mais

non pas à l'amour de Talto. Il apprit à son oncle, à la fin de l'hiver, lorsque la neige fut un peu retirée, que Nantilde avait sevré ses deux enfans.... C'est ce que j'attendais, dit l'oncle. Je te somme d'ordonner à Nantilde de me livrer tes enfans; Talto, je veux tes enfans.

— Mes enfans! jamais.

L'Abbé. Je veux tes enfans; j'ai ton serment, Talto; je te laisse ta Nantilde. Tu disais ici, à cette même place : Si je la possède, que m'importe le reste du monde et ce que vous me demanderez! Je t'ai donné la seule chose que ton cœur désirât; dois-tu me refuser ce que je te demande, ce que tu as juré de m'accorder? A présent, je veux seulement tes enfans.

Talto. Une mère, mon oncle, pensez-y bien, une mère ne peut consentir à donner ses enfans.

L'Abbé. Eh bien! vous serez éternellement séparés elle et toi. Vous avez juré tous les deux, toi de lui demander tout

ce que je voudrais, elle de faire tout ce que tu lui demanderais. Ici, à cette même place, Nantilde a dit qu'elle se résoudrait pour à toi tout, tout au monde sans aucune exception, fût-ce *la mort* ou *la vie*, *le crime* ou *l'innocence*; tout ce qu'il y a de plus horrible, elle l'a juré sur la Sainte Image.... Eh bien! à présent, je lui demande ses enfans; Talto, je veux tes enfans.

Talto. Dieu! homme dur et cruel, comment pourrai-je le lui dire!

L'Abbé. Comme tu dois le penser, l'héritier du comte Talto de Tossana ne peut pas être le petit-fils d'un serf. Crois-tu que tes vassaux souffriraient de le voir sur ton trône, d'être gouvernés par le petit-fils du serf du Munster? Tu voulais seulement Nantilde, tout le reste m'appartient; je veux tes enfans, ou si on me les refuse, je vous sépare pour jamais. Talto, un mensonge ne doit jamais sortir de tes lèvres; et quand tu placeras Nantilde sur ton trône, il faut

que tu puisses dire en vérité à tes barons, à tes gentilshommes, à tes vassaux de tout rang : Honorez la femme de votre souverain, elle n'a jamais manqué à sa parole, et la noblesse de son cœur l'emporte sur celle des ancêtres de son époux.

Talto. Que veux-tu faire de mes enfans, homme insensible et barbare ? Tu n'as jamais été père, tu ne connais pas la force de ce sentiment.

L'Abbé. Je veux tes deux enfans, Talto, sans autre raison que ma volonté. Tu ne voulais que Nantilde, tu l'as, sois content ; tiens ton serment, et livrez-moi vos enfans.

Moine !... veux-tu les tuer ? s'écria Talto en fureur.

L'Abbé. Je veux tes enfans, et je n'ai pas besoin de te dire pourquoi je les veux : j'ai ton serment de chevalier.

Le comte était au désespoir, mais il n'avait rien à répondre quand on lui rappelait ses sermens. Il quitta son oncle

en fureur, et descendit dans la vallée. Le père était absent; il trouva Nantilde seule dans la cabane. A peine étoit-il entré, qu'elle avait déjà vu son regard triste et sa pâleur. Qu'as-tu, mon Talto? lui dit-elle.

— Nantilde, songe à ton serment; il faut que tu choisisses entre moi et....

Je te choisis, Talto! s'écria-t-elle, et vola sur son sein.

Moi, moi, chère Nantilde, je te choisis aussi. J'ai juré que toi seule suffisais à mon bonheur; tu dis de même.... Nantilde, nous donnerons nos enfans à cet insensible prêtre.

Nantilde pâlit, elle balbutia.... Nos enfans!... et ne put rien ajouter.

Elle trembla de tout son corps en voyant arriver l'abbé. Il s'assit à côté d'elle, et lui dit: Nantilde, ton époux t'a donné ses ordres; d'après ton serment, tu as juré de sacrifier tout à son bonheur et à sa gloire: le moment est arrivé. Ses vassaux ne souffriront pas

que les petits-fils d'un serf règnent sur eux, et ils le couvriront de honte. Obéis sans résistance, tiens ta promesse, ou je vous sépare pour jamais.

Nantilde se jeta aux genoux de son époux, pâle comme la mort, et les mains jointes, elle lui dit en tremblant: Que dois-je faire, Talto?

Donne au prêtre tes enfans, dit-il d'une voix brisée; et il se jeta dans ses bras en fondant en larmes. Celles de Nantilde ne coulaient pas encore, son cœur était trop serré. Qu'est-ce que des larmes pour le cœur d'une mère! Elle s'arracha des bras de Talto, et presque aussi pâle que si elle eût été dans le cercueil, elle se précipita au berceau où dormaient les deux enfans à côté l'un de l'autre; elle prit son petit Victor, pressa sa bouche de ses lèvres décolorées, et ses bras défaillans le posèrent sur les bras de l'abbé. Alors elle lui dit d'un ton suppliant: Ma fille ne doit pas s'asseoir sur le trône de Talto!... N'im-

porte, je veux aussi ta fille, répondit-il; ton époux t'a dit: *Donne au prêtre tes enfans*. Elle retourna au berceau, prit la petite Fidélité, la baisa deux fois avec passion, la posa près de son frère sur les bras de l'abbé, et tomba sans connaissance dans ceux de son époux, en prononçant doucement le mot de *Fidélité*. Talto était à peu près dans le même état. L'abbé saisit ce moment pour s'éloigner avec les deux enfans. Non loin de-là était le moine à qui il se confiait; il les lui remit avec ses ordres sur ce qu'il devait faire.

Quand les deux jeunes époux revinrent à eux-mêmes, ils étaient seuls, et le cruel oncle et les innocens enfans étaient partis; alors les pleurs de la mère désolée s'ouvrirent un passage. Pardonne-moi, Talto, lui disait-elle, je t'aime, je t'ai obéi, mais j'aimais aussi mes enfans. Tu es à moi, lui disait Talto en l'embrassant avec passion, tu m'appartiens, que m'importe le reste;

voilà ce que j'ai dit, et ce que je dis encore.

— Ah! Talto, alors tu n'étais pas père, je n'étais pas mère! Et ses pleurs coulèrent avec plus de force. Son époux la consola; malgré sa colère contre son oncle, il chercha alors à se rappeler ses vertus. Il assura Nantilde que leurs enfans seraient heureux, bien élevés, et que peut-être il les leur rendrait un jour. Il la laissa plus tranquille, quoique bien affligée. Elle dit à son père que son mari était venu chercher ses enfans pour les montrer à ses parens; mais combien la pauvre mère se trouva seule!

Talto courut chez son oncle; les enfans n'y étaient pas. L'abbé lui dit qu'il ne pouvait les garder dans le couvent, qu'il les avait bien placés, et qu'il pouvait être tranquille.

Encore une année se passa. Talto voyait rarement son oncle, et souvent sa Nantilde; elle aurait voulu, au con-

traire, qu'il pût découvrir en allant souvent à Disentis et à Tusis, où étaient leurs enfans : mais l'abbé était impénétrable, et quand Talto lui parlait des enfans, il détournait l'entretien, et semblait vouloir préparer son neveu à ne plus les revoir. Enfin, un jour le comte promit à la triste mère de ne pas quitter son oncle qu'il n'eût obtenu de lui de savoir au moins où il les avait cachés. Il alla à Disentis, et ne se laissa pas détourner de son objet. Il pria, il persécuta si vivement l'abbé, qu'enfin celui-ci lui dit seulement ces mots : Que veux-tu apprendre, Talto ! l'homme est quelquefois plus heureux de son ignorance que de son savoir. Il éleva ensuite une main au ciel, et baissa l'autre vers la terre. Talto comprit ce geste expressif. Ils sont morts ! s'écria-t-il : l'abbé le confirma par son silence. Dieu ! comment l'apprendre à Nantilde ! Mais comment la tromper, et se refuser la triste douceur de pleurer en-

emble leurs enfans, arrachés sitôt et lu sein maternel et de la vie !...

Le comte éleva deux petits tombeaux ides dans la vallée; il y fit graver les ıoms chéris de VICTOR et de FIDÉLITÉ. Nantilde planta tout autour des arbres t des fleurs ; elle y passait tous ses nomens de solitude, elle y versait avec Talto des larmes amères, qui n'étaient cependant pas sans douceur ; car à côté le lui Nantilde se trouvait encore heureuse. Le comte redoutait la troisième épreuve de son oncle ; il lui demanda ıne fois si bientôt elle n'aurait pas lieu.

Quand il en sera temps, Talto, le noment n'est pas encore venu.

Quelques années s'écoulèrent sans ıpporter aucun changement à leur sort. Nantilde n'eut pas d'enfans, et sa douleur n'était plus qu'une douce tristesse, que la présence de son époux dissipait toujours. Il avait atteint trente ans, et elle vingt-six : fleur de jeunesse était passée, et fleur d'amour avait encore

toute sa fraîcheur. Pour Talto il n'existait point d'autre femme que sa Nantilde; il ne regardait ni les filles de ses barons, ni celles de ses gentilshommes; en vain elles se paraient à l'envi pour lui plaire et attirer son attention, il fuyait toutes les occasions de les rencontrer, et montrait pour toutes une égale indifférence. Il vivait seul dans son antique château, ou seul il allait à la chasse, dans les lieux les plus impratiqués et les plus sauvages, défendant à ses chasseurs de le suivre; personne ne se doutait combien alors le farouche, l'insensible Talto était tendre et passionné auprès de sa chère Nantilde. Ses vassaux cependant s'inquiétaient de voir qu'il ne songeât point à se marier. S'il meurt sans héritier, disaient-ils, la guerre va ravager nos montagnes, tous les seigneurs voisins se disputeront ce bel héritage, et le sang ruisselera sur nos rochers; s'il se marie trop tard, il y aura peut-être une longue minorité

qui nous rendra également malheureux. Enfin lorsqu'il eut atteint sa trente-quatrième année, ils se rassemblèrent, et nommèrent une députation des anciens qui vinrent d'abord chez l'abbé de Disentis, l'oncle de leur seigneur, pour le supplier d'engager son neveu à se choisir une épouse.

Mon neveu n'est plus sous ma tutelle, leur répondit-il, allez directement à lui, il est votre seigneur, c'est son devoir de vous écouter et de suivre vos avis.

Alors se rassemblèrent dans le haut Furstenau tous les nobles, les barons, les gentilshommes, les hommes libres, et les moines ressortissans de la principauté de Tossana, dans l'intention de mettre ordre à la négligence du comte sur la conservation de son nom. Ils arrivèrent un matin la bannière déployée, ayant à leur tête les saintes reliques des couvens, portées par de jeunes vierges; puis suivaient deux à deux les prêtres; et leurs hymnes sacrées retentissaient

dans la vallée jusqu'à Warenburg; ils étaient suivis de tous les barons du comte, dans leurs habits de chevalier; puis tous les nobles et tous les gens de guerre, bien équipés et dans un bel ordre. Ils montèrent ainsi la rue du bourg qui conduisait au château, entrèrent dans le grand préau, se rangèrent en demi-cercle, et firent sommer leur seigneur de venir écouter leurs représentations.

Le comte Talto parut dans son riche habit de cérémonie, où l'or et les pierres précieuses reluisaient, et avec son manteau d'hermine; il vint se placer au milieu du cercle de ses vassaux. Un vieillard éloquent et sage prit la parole; au nom de tous il supplia le comte leur souverain, de choisir, soit chez les barons et dans les cours du voisinage, soit chez l'un de ses nobles, une femme jeune, belle et vertueuse, qui pût lui donner des héritiers et perpétuer sa noble race; il le conjura de ne plus

arder à donner la main à une épouse ligne de lui ; il lui demanda avec larmes t prières instantes de céder à leurs œux ; il lui rappela son âge, et que la leur de la jeunesse était déjà passée : Vous avez à présent trente-quatre ans, nonseigneur, lui dit-il en finissant, ous ne pouvez plus différer de vous narier ; c'est le désir de vos vassaux assemblés, c'est le devoir que votre ang vous prescrit, votre sang appar- ient à l'état ; gouvernés depuis tant de iècles par vos ancêtres, nous voulons que nos enfans le soient par vos descen- lans.... L'émotion avec laquelle il par- ait coupa sa voix, il saisit la main du omte, la pressa de ses lèvres et la bai- gna de larmes. Le comte était lui-même ému et touché : Votre demande est juste, répondit-il, hommes de guerre, nobles, ibres, tous mes vassaux et propriétaires de ma seigneurie, et je ferai votre vo- lonté ; j'y mets seulement une condi- tion, une seule, c'est que vous acceptiez

pour votre souveraine celle que mon cœur choisira, et que vous l'aimiez.

Nous voulons l'adorer! s'écrièrent-ils tous.

Nous sommes convaincus, seigneur, dit un ancien, que vous ne pouvez faire qu'un choix digne de vous et de votre noble race; ou quelque fille noble de votre territoire, la fille d'un de vos douze barons et compagnons d'armes, ou quelque baronne de votre voisinage.

Quelle que soit celle que mon cœur choisisse, sans aucune exception, repartit le comte avec un mouvement de colère.

Votre cœur ne peut faire un indigne choix, qui dégraderait et le maître et les sujets, s'écria un des nobles d'un ton très-haut et très-expressif.

Ce que j'aime, ce que je choisis ne peut dégrader personne, reprit Talto plus haut encore; il suffit de mon choix et de mon nom pour l'ennoblir : je ne veux point d'exception; qui que ce soit,

t-ce la fille d'un berger, d'un serf, mon
eur veut être le maître de son choix.

Un cri d'indignation générale s'éleva
ı mot de serf. Le farouche Kuno, brave
ıerrier de Saffien, qui portait la ban-
ère, s'avança vivement : Ainsi donc
tte noble bannière, dit-il en l'élevant,
rait portée devant l'époux, devant les
s d'une serve ! ce ne sera je le jure ni
a main, ni celle de mes fils, ni celle
aucun libre de vos états qui la portera
nsi. Tant qu'un glaive pendra à mon
té, ni moi, ni aucun de mes confrères
plieront les genoux devant la fille
un serf.

La querelle s'échauffait, mais on vit
river le long du bourg l'abbé de
sentis. Kuno courut au-devant de
, et lui dit : Comte de Tusis, écoutez ce
nt votre neveu nous menace. L'abbé
tra tranquillement dans le cercle des
putés; tous connaissaient sa sagesse,
respectaient son âge et ses dignités;
se fit un grand silence. Il prit la pa-

role : Je vous promets à tous, honora-bles vassaux de mon neveu, le comt Talto de Tossana, que votre requêt est accordée comme vous l'entende Talto, donne-leur ta parole de cheva-lier de te marier, et touche dans leu main.

J'y consens, mon cher oncle, di Talto, dès que de votre côté vous m tiendrez votre promesse.

— Souviens-toi de la tienne, Talto je n'oublierai pas la mienne. J'ai fai choix pour toi d'une jeune épouse; e soyez sûrs, vassaux, qu'elle est d'un san aussi noble que le sien.

Pâle, incertain de l'opinion de so oncle, Talto se tut, mais son cœur palpi-tait vivement : ses vassaux, au contraire tranquillisés par la promesse de l'abbé se retirèrent paisiblement : l'oncle et l neveu restèrent seuls. Pourquoi cet ai sombre, Talto? dit l'oncle; tes vassau ont raison, et leur requête est juste. J te le demande, Talto, sur ton honneu

: chevalier, réponds-moi, n'ont-ils pas
ıison?

— Oui, mon oncle, ils ont raison

Pourquoi donc contester avec eux;
is ce que tu trouves toi-même raisonnable et juste.

Talto devint toujours plus sombre;
éleva au ciel ses yeux pleins d'un feu
ınébreux: Ils ont raison, dit-il, mais...
:... l'église et mes sermens ont élevé un
bstacle insurmontable.

L'église te rendra la liberté de disoser de ta main; le nonce du Saint-père
st ici, et il est mon ami.

— L'amour élève un obstacle bien
lus insurmontable encore, et qui est
u-dessus du pouvoir du pape. J'y suis
écidé, j'abandonne mon château, ma
uissance, j'irai vivre en simple berger
ans la vallée de Balbella, dans les bras de
na Nantilde, de mon épouse, et mon
ıom ne sera plus nommé dans les montagnes: mes vassaux se choisiront un

souverain qu'ils puissent marier à leu
gré.

— Quand je t'aurai relevé de ta pro
messe, Talto, tu feras ce que tu voudras
mais pas avant. J'ai reçu ton serment de
consentir à éprouver trois fois Nantilde
et le sien de t'obéir en tout ce que tu lu
commanderas, sous la condition d'êtr
séparés pour toujours si l'un ou l'autr
manque à sa parole. L'amour te lie, dis
tu, plus fortement que l'église; mais t
parole doit te lier plus que l'amour.

— Fais donc ta troisième épreuve
homme insensible!

— Elle est déjà faite; j'ai choisi pou
toi une jeune et belle épouse, et Nan
tilde doit te céder.

— Me céder, elle! jamais : elle n'
pu le promettre.

— Elle n'a rien excepté, elle m'a dit
Je ferai tout pour lui, absolument tout
la mort ou *la vie*, *le crime* ou *l*
vertu; tout ce qu'il y a de plus fu

neste, de plus effrayant; rien ne m'arrêtera pour lui obéir.

— Et tu penses que je le lui demanderai? Je lui ai promis, je lui ai juré de ne jamais l'abandonner. Toi-même tu m'as dit: Nantilde doit t'appartenir, et tu ne dois pas l'abandonner. Ne suis-je pas lié aussi par cette promesse; as-tu deux mesures pour les sermens; et ceux que j'ai faits volontairement à ma femme et devant l'autel ne sont-ils pas aussi sacrés que ceux que tu nous as arrachés?

— T'ai-je dit de l'abandonner; t'ai-je dit qu'elle ne serait plus à toi?

— Mais si elle obéit à ton ordre tyrannique, ne sera-t-elle pas perdue pour moi?

— Nantilde a juré de t'obéir; allons ensemble demain dans la vallée.

Mais déjà dans la soirée, par l'ordre de l'abbé, le moine, son confident, était allé à Balbella; il avait raconté comme un événement intéressant, que tous les vassaux du comte Talto, nobles et

libres, s'étaient rassemblés, et qu'ils avaient été en députation à son château pour l'obliger à faire choix d'une épouse de son rang. Nantilde devint pâle comme la mort. Il ajouta que le comte s'en était violemment défendu; que ses vassaux avaient insisté, en lui témoignant leurs justes craintes que les montagnes ne devinssent un jour le théâtre d'une guerre longue et sanglante, s'il s'obstinait à rejeter leur prière; qu'il avait été à demi vaincu par l'éloquence de celui qui parlait; que cependant il résistait encore, mais que son oncle, le sage et pieux abbé de Disentis était venu le décider à condescendre à leurs vœux, et qu'ils s'étaient retirés satisfaits. Le sommeil ne ferma pas les yeux de Nantilde. Le jour suivant, le comte et l'abbé se mirent en chemin pour la vallée; Talto plus sombre encore que la veille, dit à son oncle: Que dois-je demander encore à ma Nantilde?

— Ce que tu as trouvé toi-même droit et juste, de faire la volonté de ton peuple.

— Mon oncle, je ne puis le lui demander moi-même, il faut que ce soit vous.... au nom du ciel !

— Ce n'est pas à moi qu'elle a juré d'obéir, c'est à son époux, c'est à celui qu'elle aime, celui à qui elle ferait les plus grands sacrifices, et à qui elle les doit.

— Mon oncle.... si elle me refuse ?

— Alors elle a faussé son serment, et tu l'as perdue à jamais.

— Et si elle y consent, ne l'ai-je pas perdue aussi ?

Laisse faire le ciel, Talto.

Ils arrivèrent. Pâle, abattue, Nantilde vint au-devant de son époux, mais un tremblement général la saisit quand elle aperçut l'abbé à côté de lui. O ciel ! s'écria-t-elle : et joignant ses mains, elle se sentit près de s'évanouir.

Parle, Talto, parle, dit l'abbé; que ta voix rende du courage à Nantilde. Une faible rougeur reparut sur ses joues; elle leva en silence ses beaux yeux appesantis par les larmes, elle les attacha sur son époux, attendant ce qu'il allait lui dire.

Nantilde, dit-il d'une voix basse, te rappelles-tu ce que je te dis lorsque je te ramenai de Disentis dans la vallée, ce que je te dis au moment de nous séparer.... t'en souvient-il, Nantilde?

Oui, seigneur, répondit-elle, jusqu'au moindre mot; de quoi me souviendrais-je si je l'avais oublié? Vous prîtes mes deux mains dans la vôtre: « Cette main, me dîtes-vous, n'a jamais trahi ses engagemens; ce cœur, contre lequel je presse les tiennes, Nantilde, n'a jamais faussé un serment, ni manqué à une promesse; il est pur comme la lumière du jour; et cette main et ce cœur sont à toi pour jamais ». Telles furent vos paroles.

— Est-ce que je ne dis rien autre chose, Nantilde?

— Vous me dîtes encore: Au nom de mon éternel amour, je te demande, Nantilde, de faire à l'instant ce que je t'ordonnerai, sans balancer; notre bonheur en dépend. Je vous le promis, et je n'ai pas manqué à ma parole.

Je te dis cela, Nantilde.... eh bien! à présent je t'ordonne.....

N'achève pas, Talto..... Oh! malheur, malheur sur la pauvre Nantilde! Je sais ce que tu vas m'ordonner, je le sais, et je ne puis l'entendre de ta bouche.... Tes vassaux, Talto.... Il faut que je renonce à ta main, à ta foi, à ton cœur. O Dieu! Dieu! malheur à jamais sur la pauvre Nantilde!

Talto laissa tomber sa tête sur le sein de Nantilde, et leurs larmes se confondirent. L'abbé prit la parole: L'heure fatale est venue, Nantilde; vous avez été heureuse, il ne tient qu'à vous de l'être encore (elle releva la tête

avec surprise, un rayon d'espoir brill
dans ses yeux); oui, Nantilde, il dé-
pend de vous de ne pas quitter Talto;
il veut renoncer pour vous à son trône,
à son nom; il veut tout abandonne
pour vivre ici, à Balbella, près de vous
et ce sacrifice ne coûte rien à son cœu
(Nantilde se jeta aux genoux de so
époux). Mais, Nantilde, continua l'abb
en élevant la voix, seriez-vous heu-
reuse du malheur de tout un peuple
Seriez-vous heureuse quand les cris d
blessés, des incendiés, répétés de ro-
chers en rochers et d'échos en échos
pénétreraient dans votre retraite? Serie
vous heureuse, quand, en élevant vo
regards vers le ciel, vous le verriez ré-
fléchir la flamme des cabanes, écla-
tant parmi les épais nuages de fumée
Lorsque tu entendras peut-être, au
milieu des accens du désespoir, ceux d
la malédiction sur la tête de to
époux, est-ce en le pressant cont
ton cœur déchiré que tu apaiseras l

reproches de sa conscience ? Et la tienne ne te dira-t-elle pas : C'est pour moi, pour moi que tant de malheurs sont arrivés ; c'est pour que je vive tranquille avec mon bien-aimé que tant de veuves ont perdu leurs époux, tant d'orphelins leurs pères, tant de vieillards leurs enfans ?... Tu frémis, Nantilde ! Parle, le cèdes-tu ? Le nonce du pape est ici ; dis un mot, et vos nœuds seront dissous. J'ai pour Talto une jeune et belle épouse, dont la race est aussi noble que la sienne.... Parle, Nantilde, parle, le cèdes-tu ?

Nantilde se leva avec un air soumis et modeste ; elle s'approcha de Talto, saisit sa main et la pressa contre son cœur. Là, lui dit-elle avec exaltation, là, Talto, tu trouveras toujours *soumission* et *fidélité*. Adieu pour jamais, mon Talto ! tu voulais sacrifier tout pour moi, tu me cédais ton trône ; je fais plus, je cède Talto : nous nous séparons fidèles, et tous nos sermens ont

été tenus. Elle pressa ses lèvres sur celles de son époux ; puis se tournant vers l'abbé, elle lui dit doucement : J'ai obéi jusqu'à la mort.... et tomba sans connaissance dans ses bras.

O Dieu ! Dieu ! dit l'abbé en élevant les yeux au ciel. Talto, au désespoir, couvrait sa Nantilde de baisers et de larmes ; son oncle voulait l'aider à la ranimer. Laisse-la, prêtre, lui dit-il avec colère, tu ne peux la tuer qu'une fois.

Elle revint à elle. A présent, dit-elle, je serai plus ferme ; tout, tout est fini pour moi ; il le faut, je dois me résigner.

Non, courageuse Nantilde, non, tout n'est pas fini pour vous ; le nonce du saint-père exige que vous paraissiez en personne au château de votre époux, et que vous cédiez volontairement vos droits à la jeune épouse qui lui est destinée ; ses parens le veulent aussi.

Le jour est-il fixé? demanda Nan-
lde.

L'Abbé. Je te le ferai savoir. Tu veux
onc librement céder tes prétentions?

Nantilde ne dit pas oui. Ah! s'écria
comte avec véhémence, le cruel a ré-
olu de nous déchirer tous les deux; il
eut briser notre âme!

Mon fils, dit doucement l'abbé, je
eux la soumettre à la raison, à ce que
as trouvé toi-même juste et sensé,
ce que Nantilde elle-même a pro-
oncé; elle obéit sans murmure, elle
enonce à toi par amour, par excès de
énérosité; et toi! un homme, un che-
alier..... Reviens à toi, Talto, suis
exemple qu'elle te donne.

Talto. Toi, renoncer à ma main,
Iantilde, au milieu de tous mes vassaux!
oi qui, semblable à la rose du désert,
s toujours vécu ignorée, toi qui n'as
u que ton époux et cet oncle bar-
are.... Homme faux et cruel! tout t'a
éussi.... Insensé que j'étais quand je

t'ai donné la promesse dont tu abuses, quand je me suis fié à la tienne.

L'Abbé. Talto, j'ai pu sans remords affliger cet ange de vertu ; crois-tu m'en donner par tes plaintes inutiles ? Tu l'a perdue, soumets-toi comme elle, et suivez-moi tous les deux à Tusis.

L'ascendant de cet homme respectable sur son neveu était tel, que Talto se tut ; et passant sous son bras celui de sa tremblante Nantilde pour affermir ses pas chancelans, ils quittèrent la vallée. Leutfried savait à présent le nom de son gendre. Brontallo avait bien prédit, disait-il, que ma fille monterait au premier rang.... mais, hélas ! tant d'honneur n'est pas bonheur. Elle se jeta dans ses bras en le quittant. Je reviendrai bientôt, mon père, lui dit-elle, et pour ne plus te quitter ; bientôt Nantilde n'aura plus d'époux à suivre, et n'obéira qu'à toi seul. Il la suivit des yeux au haut de la montagne tant qu'il put la voir ;

uand elle eut disparu, il alla pleu-er et prier sur le tombeau de Bron-allo.

L'abbé, le comte et Nantilde, arri-èrent à Tusis, riche apanage du comte Valderam. Suivant son désir, Nan-lde fut renfermée jusqu'au jour de la érémonie: Talto, irrité, aigri, se retira ans l'appartement le plus reculé et le lus sombre du vaste château, et y resta eul livré à son chagrin; quelquefois ependant une faible espérance s'insi-uait dans son cœur, mais elle fut bien-ôt anéantie.

Le quatrième jour, l'abbé entra ans la chambre du comte. Mon ne-eu, lui dit-il d'un ton ferme et décidé, oici l'heure de ta séparation d'avec antilde, l'heure la plus importante e ta vie. Ta nouvelle épouse, la jeune t belle comtesse Sabiona, est arrivée vec une grande et belle suite; tes no-les, tes barons, tes serviteurs, sont ous rassemblés dans la grande salle;

on n'attend plus que toi, viens, et pense à tes aïeux et à ton peuple.

Talto se leva. Mon oncle, dit-il, rappelez-vous que j'ai juré sur la Sainte Croix que mes bras ne serreront jamais une autre femme que Nantilde.

Le nonce du pape est là pour te relever de tous tes sermens; tu ne seras jamais parjure, suis-moi.

Le comte, en tremblant, suivit son oncle dans la grande salle. Des acclamations de joie et d'amour s'élevèrent lorsqu'il entra: « Vive notre souverain! vive le comte Talto et sa noble race »! Il fut porté jusque sur son trône, où il s'assit; près de lui était son oncle, revêtu d'ornemens magnifiques; plus bas, sur les degrés, étaient assis les nobles et les gentilshommes de sa cour, suivant leur dignité; des deux côtés du trône étaient rangés les serviteurs et les gens d'armes appuyés sur leurs lances, et la bannière élevée.

Les timbales et les trompettes annoncèrent la marche des vassaux et des députés ; le bruit de leurs pas et de leurs lances résonna sous les grandes voûtes ; la massive porte à deux battans s'ouvrit, ils firent leur entrée, s'inclinèrent devant le trône en baissant leur bannière, puis s'assirent au fond de la salle.

Toute cette pompe, cette solennité, augmentait l'émotion du comte; mais à quel excès fut-elle portée, quel fut le battement de son cœur et la pâleur de ses joues, quand à la suite de cet imposant cortége il vit un moine conduisant une femme qu'il ne put méconnaître, quoiqu'elle eût un costume bien différent de celui de la vallée de Balbella ! C'était Nantilde. Comme si c'eût été par dérision, elle portait le long manteau d'hermine des princesses régnantes, rattaché sur la poitrine par une agrafe de diamans ; sur ses beaux cheveux blonds était posé le riche diadême des

comtesses de Tossana ; des boucles de cheveux enlacées de perles retombaient sur son sein agité : elle s'avançait lentement, modestement et les yeux baissés, soutenue par deux femmes. Son visage décoloré, sa belle tête penchée, sa figure à la fois si noble et si abattue, frappèrent et intéressèrent tous les assistans ; tous les yeux étaient tournés sur elle. Talto seul détournait les siens et regardait son oncle d'un air suppliant ; celui-ci retenait avec effort des larmes qui coulaient sur ses joues vénérables.

Les trompettes se turent, le moine conduisit Nantilde jusqu'au trône, et la fit asseoir aux côtés du comte. Dans toute l'assemblée, on se demandait à voix basse les uns aux autres : Est-ce là l'épouse de notre seigneur, est-ce la comtesse Sabiona ? elle est belle comme tous les anges ! Mais pourquoi est-elle si pâle et si abattue ? Et notre comte, comme il la regarde à présent avec des yeux pleins

d'amour et de douleur! que va-t-il arriver?... Les trompettes recommencèrent à sonner; le saint nonce du pape, paré de toutes les marques de sa dignité, précédé d'une file de prêtres marchant deux à deux, avec des cierges allumés dans leurs mains, entra dans toute la gloire et la pompe de l'église romaine. Toute l'assemblée et le comte lui-même se levèrent, et fléchirent le genou devant le représentant de sa sainteté. Il donnait la main à la comtesse Sabiona, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, et d'un costume éblouissant. Tous les regards se détournèrent de Nantilde, et s'attachèrent sur la nouvelle venue avec admiration; toutes les voix s'élevèrent spontanément, et s'écrièrent: Vive notre souveraine, la belle comtesse Sabiona!... Elle s'avança en rougissant et baissant ses beaux yeux: un regard de l'abbé imposa silence à la multitude. Le nonce s'assit sur le siége qui lui était réservé, sous

un dais plus élevé que celui du comte, et la jeune comtesse se plaça à côté de lui.

Alors l'abbé se leva, et avec une voix sonore et cependant émue, il s'écria : « Je vois votre surprise, nobles députés » de Domtesch, de Lugnez, de Schambs, » des sources du Rhin jusqu'au Plessur, » vous tous vassaux du comte Talto de » Tossana, souverain des montagnes » et de la vallée de Tomiliasda : *Qu'est-* » *ce qui se passe ? qui doit régner* » *sur nous?* vous demandez-vous les » uns aux autres.... Ecoutez, et voyez.

» Ici, sur ce trône, à côté du légi- » time époux que l'église et ma béné- » diction lui avaient donné, est la » femme de votre souverain et de mon » neveu, la comtesse Nantilde de Tos- » sana ; sur cet autre trône, est la jeune » épouse que vous avez demandée, » noble d'origine et de naissance, et » que je lui ai destinée, la comtesse » Sabiona, héritière d'un riche apa- » nage ; à ses côtés est le révéré repré-

» sentant du saint-père, qui vient dé-
» lier et lier sur la terre, en vertu du
» pouvoir qu'il en a reçu de Dieu et de
» notre saint-père. »

Ici il s'arrêta, s'approcha de Nantilde, et la serrant avec tendresse contre sa poitrine, il s'écria à haute voix :
« Toi, la plus noble, la plus vertueuse
» des femmes, comtesse de Tossana,
» toi encore ma nièce pour quelques
» instans, et pour toujours l'objet de
» mon admiration, reçois-en publique-
» ment l'hommage. Nobles des mon-
» tagnes, illustres barons et chevaliers
» ici présens, je déclare qu'il n'existe
» pas sur la terre une femme plus ver-
» tueuse, plus fidèle, plus vraiment
» noble par son cœur, que votre com-
» tesse Nantilde de Balbella.... D'où
» vient ton étonnement, Talto? Ne
» t'ai-je pas promis que le jour où ta
» Nantilde monterait sur ton trône, je
» voulais pouvoir dire à tes nobles, à
» tes barons, à tous tes vassaux : Ho-

» norez la femme de votre seigneur,
» elle possède un cœur bien au-dessus
» des couronnes de la terre. Vassaux,
» tombez à ses pieds, car elle mérite
» l'adoration du monde entier, celle
» qui peut vaincre l'amour et céder ce-
» lui qu'elle aime!... Talto, dit-il en s'a-
» dressant encore à son neveu, j'ai
» tenu ma parole, tiens la tienne....
» Vassaux, honorez l'épouse de votre
» souverain, la plus vertueuse des
» femmes! »

Tous s'inclinèrent humblement devant la fille du serf du Munster.

Talto était dans un état impossible à décrire. Dès le commencement de la cérémonie et du discours de son oncle, lorsqu'il avait proclamé Nantilde *comtesse de Tossana*, son âme entière s'était ouverte à l'espérance, mais actuellement il n'en avait plus aucune; il vit clairement que son oncle avait eu le double but de lui ôter, en exécutant strictement sa promesse, tout prétexte

de rompre les siennes, et d'engager publiquement Nantilde à persister dans sa renonciation ; il vit qu'il l'avait perdue à jamais; mais dans son âme s'établit une ferme résolution de mourir avec elle plutôt que de l'abandonner. Il saisit sa main, la serra contre son cœur, et lui dit à voix basse : Tu trouveras dans cet asile *confiance* et *fidélité*. Nantilde pressa tendrement la main de Talto, et retira la sienne en soupirant; son sacrifice était déjà consommé. Lorsque la jeune comtesse Sabiona était entrée, un moment de curiosité avait attiré sur elle un regard de Talto : si jeune et si belle, avait-il pensé, et destinée à un époux qui ne peut l'aimer; ah! elle aurait aussi mérité un cœur tout à elle! Quand Nantilde eut retiré sa main, les yeux du comte se portèrent encore involontairement sur la jeune épouse qu'on lui destinait, sa présence seule lui confirmait son malheur : l'abbé l'aurait-il fait

venir pour essuyer un refus? N'était-ce pas déjà trop de la rendre témoin du triomphe de Nantilde? Il voulut voir quelle impression elle en recevait, et dans ce regard il en surprit un très-expressif dirigé sur un beau jeune homme de sa suite, et qui portait l'habit de page; ils se souriaient l'un à l'autre avec un air d'intelligence et de plaisir. Ah! pensa le comte, si c'était de l'amour, si elle avait aussi donné son cœur à ce jeune et beau page! Mon oncle, mes vassaux ont peut-être des droits tyranniques sur mon cœur pour l'obliger à se taire, mais en ont-ils sur cette jeune beauté? A peine cette réflexion eut-elle traversé sa pensée, qu'il en fut distrait par l'abbé qui reprenait la parole après un instant de silence, et qui dit à haute voix :

« Vous avez tous fléchi le genou de-
» vant la comtesse Nantilde de Tos-
» sana, devant la vertu, devant la fidé-
» lité, devant une soumission et une

» générosité sans exemple ; vous allez
» savoir si elle le méritait, et je dois aussi
» justifier ma conduite devant vous.....
» Hommes de tous rangs et de tout âge,
» écoutez-moi. »

Alors il raconta comment Nantilde avait été affranchie avant sa naissance, et élevée par le seigneur de Brontallo dans une entière solitude, et dans la connaissance de la sagesse des anciens et des nouveaux temps ; comment le comte avait appris à la connaître, et comment lui, son oncle et son tuteur, avait été entraîné à la lui donner pour épouse.
« Son amour était au point, dit-il, de
» lui faire commettre des crimes. Pour
» Nantilde, il avait déclaré la guerre à
» l'église et au sanctuaire ; pour Nan-
» tilde, il avait tué son frère d'armes ;
» pour elle, il aurait soulevé le monde
» entier ; il l'aurait épousée sans mon
» aveu, ou il aurait perdu la raison ou
» la vie : dans le premier cas, et si
» Nantilde y eût consenti, elle n'était

» pas la compagne que je lui voulais ;
» le second ôtait à ses vassaux et à moi
» toutes nos espérances. J'ai dû lui
» épargner, en consentant à l'unir
» moi-même à celle qu'il adorait, des
» torts et des malheurs. Ainsi je les te-
» nais sous ma dépendance, j'ai pu
» leur prescrire des conditions, et je
» n'ai exigé qu'une seule chose de cha-
» cun d'eux ; *de lui*, d'ordonner à sa
» femme tout ce que je lui demande-
» rais ; *d'elle*, d'obéir sans restriction
» à son époux. Je promis à mon ne-
» veu de placer son épouse à ses côtés
» sur le trône, et de la présenter à ses
» vassaux comme l'exemple des fem-
» mes. Tous nos sermens ont été rem-
» plis. Trois fois j'ai imposé à cet ange
» de douceur, de fidélité et de sou-
» mission, les plus rudes épreuves pour
» une jeune femme : être l'épouse de
» Talto, et le taire même aux dépens
» de sa réputation ; être mère, et se
» voir enlever ses deux enfans ; être

» épouse adorée et passionnée, et cé-
» der à une autre ses droits.... Elle a
» obéi avec un cœur déchiré, mais
» sans murmurer, sans se plaindre.
» A Dieu ne plaise, a-t-elle dit, que
» j'attire sur les vassaux du comte les
» fléaux de la guerre; que pour moi le
» malheur descende sur les montagnes
» et dans les vallées! Non, qu'il tombe
» sur moi seule, et que Talto et ses vas-
» saux soient heureux! Je cède sa main
» à celle à qui vous la destinez.... Elle
» l'a dit, et le fera. Peuples, honorez la
» plus vertueuse des femmes, et la plus
» malheureuse! »

Toute l'assemblée fut saisie d'admiration et d'un sentiment involontaire. Par un mouvement spontané, les brillantes épées s'agitèrent dans les mains des chevaliers, un murmure confus se fit entendre. Le nonce du pape se leva, et s'agenouilla devant Nantilde; et l'abbé, et le comte, tous les nobles et tous les vassaux, s'agenouillèrent de-

vant elle, en rendant hommage à la vertu. La jeune comtesse Sabiona se leva aussi, perça la foule des hommes, et la fille d'un noble comte tomba aux pieds de la fille d'un serf, déposant l'orgueil de sa naissance devant l'amour, la vertu et la fidélité; ses yeux ruisselaient de larmes. Que Dieu me préserve, dit-elle dès qu'elle put parler, noble et vertueuse femme, que Dieu me préserve de me placer entre toi et ton époux, et de vous séparer!

Nantilde la releva et la serra dans ses bras. De cette minute, dit-elle doucement, j'en ai moi-même le désir. Rendez-le heureux, Sabiona, le meilleur des hommes, et donnez à son peuple des princes aussi nobles, aussi excellens que lui.... En disant cela, Nantilde détacha son riche diadême, et le posa sur le front de la jeune comtesse. Elle ôta de son doigt l'anneau nuptial, et le remettant à l'abbé: Je renonce, dit-elle à haute voix, au comte Talto de

Tossana ; Dieu veuille bénir son épouse, et leur donner des héritiers.... Et encore une fois elle serra Sabiona dans ses bras, en lui répétant : Rends-le heureux, je te l'abandonne. Elle se releva ensuite, grande, majestueuse, comme un ange du ciel, et toute l'assemblée fut saisie à la fois de respect et d'enthousiasme pour son céleste courage et sa magnanimité. L'abbé éleva la main dont il tenait l'anneau d'or : Barons et vassaux, s'écria-t-il, qui doit le porter ? décidez. D'un côté la vertu, le courage, la fidélité, la noblesse du cœur ; de l'autre le hasard de la naissance et des vertus présumées, mais non encore éprouvées.

Un cri général se fit entendre : Nous voulons Nantilde, nous couronnons la vertu et la fidélité ; vive notre comtesse Nantilde ! elle seule doit régner sur nous, et donner à son époux des héritiers, à nous des souverains dont le cœur soit aussi noble que le sien ; comte

de Tusis, rendez l'anneau à l'épouse du comte Talto. Alors des larmes de joie coulèrent en abondance des yeux de l'abbé. O Dieu! s'écria-t-il, voilà l'instant que je t'ai demandé depuis quinze ans avec d'instantes prières; la vertu a sa récompense. Talto, ivre de joie et de bonheur, remit l'anneau au doigt de sa Nantilde, la couronne sur son front; et tombant encore à ses pieds, il s'écriait d'une voix tremblante d'émotion: Elle est à moi, à moi pour jamais!

Tous les vassaux vinrent prêter à leur souveraine serment de fidélité; tous s'écriaient: Que le ciel veuille les bénir et leur donner des héritiers. Le ciel les a déjà bénis, s'écria l'abbé, il leur a déjà donné des héritiers; et prenant d'une main la jeune comtesse Sabiona, de l'autre le beau page: Nantilde, dit-il à la comtesse, je te donne bien plus qu'une couronne, je te rends tes deux enfans. Peuples, je vous présente votre prince, Victor de Tossana,

et votre princesse, Fidélité de Tusis; j'ai dit qu'elle avait un noble apanage, à ma mort Tusis lui appartiendra. Talto, Nantilde, voilà vos enfans que j'ai fait élever en secret : Victor, voilà ton père; Fidélité, voilà ta mère; je vous rends à vos parens, à votre peuple. Sois aussi heureuse, Nantilde, que tu fus vertueuse.... voilà tes enfans.

Un silence religieux avait régné dans la salle pendant que l'abbé parlait; il fut interrompu par des cris de joie que les échos des rochers répétèrent. Le nonce du pape parla à son tour; c'est à lui que Victor et sa sœur avaient été confiés, c'est lui qui les avait élevés et ramenés à Tusis.

Au milieu des cris et des transports de l'allégresse générale, les heureux époux se dédommageaient dans les bras de leurs enfans de quinze ans de privations, et formaient le groupe le plus touchant; l'heureuse Nantilde pressait tour à tour contre son cœur son époux

et ses enfans; elle ne pouvait articuler un seul mot, mais tous les quatre versaient les douces larmes de la joie et de la plus délicieuse surprise.

O toi, fleur de toutes les femmes! s'écria enfin le comte, toi l'épouse de mon choix, toi la mère de mes enfans, et la bien-aimée de mon cœur, commande à ton tour, et laisse ton heureux époux t'obéir.

Nantilde, en souriant, demanda son père; Talto se leva pour aller le chercher, l'abbé l'arrêta : Leutfried est ici, lui dit-il, il va bientôt paraître. Rien ne devait manquer à Nantilde dans ce beau jour. Il vint, il serra ses enfans dans ses bras paternels, et rien dans le père de Nantilde, dans l'ami de Brontallo, ne rappelait le serf du couvent du Munster. Lui seul ne l'avait pas oublié; il demanda à retourner dans sa chère vallée de Balbella, et la comtesse Nantilde lui promit d'aller souvent en pélerinage, avec ses enfans, visiter la de-

meure de son père, le berceau de son enfance, et les lieux chéris où elle avait connu Talto.

L'abbé s'assit sur le trône à côté d'elle, Talto de l'autre côté, et leurs enfans à leurs pieds.

Ai-je tenu ma parole, Talto? dit l'abbé à son neveu.... Ah! soyez toujours notre guide et notre ami, lui répondit le comte.

Long-temps encore il fut leur ami et leur guide. Talto hérita de son esprit de sagesse; son nom et celui de Nantilde sont encore en vénération dans les montagnes; jeunes filles et jeunes femmes y répètent encore la chanson de Nantilde :

Quand dans un cœur simple et tranquille, etc.

FIN DE NANTILDE.

DÉCOUVERTE

DES EAUX THERMALES

DE WEISSEMBOURG,

Dans le Bas-Siebenthal, au canton de Berne;

ANCIENNE TRADITION

Tirée de LA ROSE DES ALPES, ouvrage périodique.

DÉCOUVERTE
DES EAUX THERMALES
DE WEISSEMBOURG.

Les bains de Weissembourg sont situés à une demi-lieue du village du même nom, du côté du couchant, et à cinq lieues de la petite ville de Thoun, dans le bas Siebenthal : le chemin qui y conduit s'enfonce au travers des montagnes, jusque dans la gorge romantique où l'on trouve cette source salutaire. La nature semble avoir voulu la soustraire à la recherche des hommes ; le sentier par lequel on y arrive est impraticable pour toute espèce de voitures, et dans quelques endroits, si étroit et si périlleux, qu'il faut avoir une très-bonne tête pour y passer.

Lorsque le ruisseau qui porte le nom de Bantschi est grossi par les pluies ou par la fonte des neiges, on ne peut même, sans de grands dangers, s'approcher de l'horrible fente par laquelle il s'échappe du rocher, et dont il occupe toute la largeur. Dans plusieurs endroits il faut passer sur d'énormes blocs de pierre détachés des montagnes, sur des troncs d'arbres immenses, entraînés par la chute des eaux, et s'élever quelquefois sur des échelles suspendues contre des rochers à pic; mais les amateurs de ce genre de beautés sont bien récompensés de leur peine, lorsqu'ils ont le courage de parcourir la vallée du Siebenthal, l'une des plus intéressantes de la Suisse, et de suivre d'un bout à l'autre le cours de la Sieben, ou Simme. C'est cette rivière qui a donné le nom de Siebenthal à la vallée, et qui l'a pris elle-même d'un des sites les plus remarquables de son cours, nommé *Die sieben Brunnen*, en allemand, et en français, *les*

Sept Fontaines. Ce site mérite incontestablement d'être placé au nombre des scènes les plus sublimes et les plus pittoresques de la Suisse. La vallée du Siebenthal a environ treize lieues de longueur, mais elle est très-étroite : dans quelques endroits à peine a-t-elle un quart de lieue de largeur, ce qui, joint à la hauteur des monts qui l'entourent, fait que le soleil n'y pénètre que pendant quelques heures : il y a même des gorges, telle que la plaine d'Oberieden, qui en sont totalement privées pendant les mois d'hiver, et où l'on trouve cependant beaucoup d'habitations. Le village de Lenk, élevé de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est le dernier de cette vallée, et sa situation est extrêmement pittoresque. Au midi, la vallée est fermée par une superbe enceinte de montagnes. Celles du premier plan sont couvertes de pâturages, entre lesquels serpentent une quantité de ruisseaux, qui se réunissent dans la Sieben. Au-

dessus de ces montagnes, s'élèvent majestueusement les monts immenses de l'Ammertgrat et de l'Amerthorn, faisant partie de la chaîne des Alpes : enfin ce dernier est couronné par le Wilde-Stroubel, d'où descend le glacier de Ratzli, en formant trois étages ou gradins, qui terminent d'une manière imposante cette vue magnifique. On compte deux lieues au plus de Lenk à l'endroit où l'on voit les cascades ou chutes de la Sieben, les Sept Fontaines et le glacier du Ratzli, dont l'écoulement les alimente. Le pic nu qui s'élance en forme d'aiguille au-dessus de ces sources, et qui ajoute à la magie de cet étonnant tableau, se nomme *Seehorn* ou *pic* du lac; et en effet on trouve de l'autre côté, au pied de ce pic, un lac formé par les eaux qui sortent du glacier, et qui sert de réservoir aux sept fontaines. Quoiqu'elles soient connues sous ce nom, ce n'est pas précisément sept sources; on en voit un bien plus grand nombre, qui, couvertes

d'une écume argentée, s'élancent d'un mur de rochers à pic, entourés d'une bordure d'arbrisseaux verdoyans : ces sources sont tellement abondantes, qu'au pied du rocher même elles forment déjà un ruisseau considérable, appelé la Siebcn ou Simme, qui s'augmente bientôt du tribut des autres ruisseaux, et devient la rivière qui traverse toute la vallée. Non loin des Sept Fontaines on voit avec admiration plusieurs chutes, ou cascades, formées par cette rivière, et dont l'effet ne peut se comparer à celui d'aucune autre chute d'eau. Lorsque le voyageur a le bonheur de rencontrer le moment où elles sont éclairées par le soleil, tandis que tout ce qui les entoure est encore dans l'ombre, il jouit avec étonnement du magnifique spectacle des arcs-en-ciel qui se forment sur leurs nuées de vapeurs. Il n'est aucun amant de la belle nature qui puisse éprouver du regret d'avoir bravé quelques dangers, et consacré un jour à la contem-

plation de ces sublimes et imposantes scènes (1); et cependant cette contrée si remarquable par ces monts immenses l'abondance de ses eaux et sa source tiède, connue sous le nom des bains de Weissembourg, est rarement visitée par les voyageurs. On doit l'attribuer sans doute à la difficulté, et même aux dangers des communications : il faut en effet être bien malade, ou bien curieux des grands effets de la nature, pour recourir à ce remède ou entreprendre ce voyage : les bains sont cependant assez fréquentés. L'eau thermale, très-limpide, sans odeur et sans aucun goût désagréable, est à la source à vingt-trois degrés du thermomètre de Réaumur, et aux bains même seulement à vingt-sept ; on en fait particulièrement

(1) Voyez le *Manuel du Voyageur en Suisse*, par Ebel, d'où cette description est tirée.

(*Note du Traducteur.*)

usage, et avec succès, pour les maladies de poitrine et la phthisie; elle est agréable à boire par son extrême légèreté; et l'effet en est subit pour reposer le voyageur fatigué de sa course, et lui redonner des forces. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant un fragment de la lettre d'un jeune voyageur, qui y était attiré par l'amitié. Un de ses amis suivait le traitement des bains de Weissembourg; et le désir de lui faire une visite se joignant à la curiosité de parcourir cette contrée sauvage, il s'y rendit: voici ce morceau tiré de son journal.

« ..... Enfin, vers le soir du second jour, je m'approchai du petit village de Weissembourg, en suivant les bords de la Sieben; à trois ou quatre lieues de Thun, je remarquai les ruines de l'antique château des barons de Weissembourg, puissans dans le Siebenthal et dans tout l'Oberland; tantôt amis, tantôt ennemis de Berne, et jouant un

rôle important dans l'histoire de ce pays. Je me proposai de visiter ces ruines plus à loisir; les débris d'une ancienne puissance portent mon âme à la réflexion plus qu'aucune autre chose. Que sont-ils devenus ces héros qui se promenaient avec orgueil sous ces portiques et dans ces grandes salles voûtées, défiant le ciel et la terre de les renverser.... Eux-mêmes et leur noble demeure gissent à présent dans la poussière, abattus sous la force destructive du temps. Monumens élevés par les mains des hommes, vous êtes périssables comme eux!

Les voilà, m'écriai-je en étendant la main vers les monts immenses qui s'élevaient de tous côtés, les voilà ces monumens inébranlables comme le Dieu qui les créa, les voilà ces monts....

Oui, monsieur, les voilà, me dit un jeune garçon que j'avais pris pour guide, voilà celui-là qui s'appelle Hakenflue, et voilà tout là bas le Buntschipach, qui

vient des bains de Weissembourg; nous y serons bientôt. Nous prîmes alors le sentier qui y conduit : il est aussi étroit, aussi rude, et aussi difficile à suivre sans broncher que celui de la vertu. L'air était pesant et orageux ; d'épais nuages interceptaient le peu de jour que les hautes montagnes laissent pénétrer : le bruit du ruisseau roulant en écume sur des rochers, le roulement du tonnerre prolongé par les échos, des éclairs qui se succédaient continuellement, en perçant avec peine le brouillard qui nous entourait comme une noire fumée; des gémissemens sourds formés par le vent, le sentier devenant toujours plus rapide, et qui semblait nous conduire dans un abîme, tout autour de moi me donna l'idée du tartare. Ces bruits au milieu de cette solitude effrayante, ce jour douteux, une odeur sulfureuse répandue dans l'atmosphère, je ne sais quoi de surnaturel, de terrible, et que je n'avais point encore éprouvé, disposa

mon imagination aux pensées d'un autre monde ; il me sembla que j'arrivais à la porte des enfers, décrite avec tant de force par le divin Dante, que j'avais en vain tâché d'imiter : dans ce moment un de mes essais me revint à l'esprit, et je m'écriai involontairement

Je suis sur les confins de la sombre vallée,
Je suis sur le chemin de l'éternel malheur ;
Le voilà cet enfer, où l'âme rejetée
N'entend plus que soupirs, ne voit plus que douleur !

Le temps qui détruit tout ajoute à ton empire ;
La mort et le péché t'enfantent des sujets :
Chaque heure, chaque instant un grand coupable expir
Et vient dans ce séjour expier ses forfaits.

Dieu, sont-ils pour jamais bannis de ta présence ?
Pour jamais ! mot affreux, ô funeste ascendant !
L'arrêt est prononcé, le coupable l'entend.
Toi qui viens sur ce seuil, laisses-y l'espérance.

Je prononçai avec assez de force ce dernier vers, dont la seule pensée m'a toujours fait frissonner. Mon petit guide, que j'avais parfaitement oublié, se retourna encore : Non, non, mon-

ieur, me cria-t-il, ne vous désespérez as, nous y voici. Je fus aussi surpris 'entendre une voix humaine, que si avais vraiment été dans le pays des mbres. Il est grand temps, pensai-je, ue cette source bienfaisante vienne almer mon imagination. L'étroit sen-er, en forme de corniche, sur lequel ous cheminions, tournait au coin d'un ocher, et j'aperçus au-dessous de nous uelques lumières qui venaient des fe-êtres de la maison des bains: elles me appelèrent tout à coup que, loin qu'il llût *laisser sur le seuil l'espérance*, était elle seule qui conduisait les ma-des dans cette affreuse route, et sou-nait leur courage : moi-même n'y ortai-je pas celle de trouver mon ami n bon train de guérison ! Cette douce .ée me rendit à l'instant mes forces et a gaîté, et dissipa le prestige de mon nagination. Je descendis aussi leste-nent que mon jeune guide, et bientôt ous fûmes à la porte de l'auberge.

L'hôte, connu partout et par sa for
d'Hercule et par son originalité, et q
transporte sur son dos comme u
plume, au milieu des eaux écumante
les voyageurs curieux de visiter l
source (1), l'hôte vint me recevoir. J
congédiai et récompensai mon guid
qui, malgré la nuit et l'orage, et
peine sorti de l'enfance, reprit le ch
min de son village par l'étroit sentie
en chantant de toutes ses forces l'air d
ranz des vaches du Siebenthal; je l'
entendu souvent depuis répété par l
bergers, et par les échos de rochers e
rochers: je l'ai noté, et je le donner
aux amateurs de ce genre de musiqu
à la fin de mon récit.

Vous arrivez bien tard, monsieu
me dit l'hôte, tous mes baigneurs so
couchés, à l'exception de deux ou tro
M. J*** est-il de ces derniers? lui d
mandai-je. — Je crois que oui, mo

(1) Voyez Ebel, à l'article *Weissembou*

sieur, il aime à veiller. — Conduisez-moi dans sa chambre. Il prit une lumière, me fit traverser ce qu'il appelait la salle à manger, où étaient encore les débris du souper, et m'ouvrit la porte d'une cellule, où je trouvai mon ami établi au coin d'une petite cheminée, ayant à côté de lui, sur une table, du pain frais, du vin, un rôti froid, comme s'il m'avait attendu. Il n'en était rien cependant; nous ne nous étions pas vus depuis trois ou quatre années, et je laisse à tous les vrais amis, qui se réunissent après une longue absence, à juger de notre joie, de nos embrassemens, de la surprise de J***, de la foule de questions que nous nous adressions mutuellement. Les miennes ne portaient que sur sa santé : elle était bonne quand je m'étais séparé de lui; sa maigreur, et plus encore le séjour qu'il habitait, me disaient ce qu'il avait souffert : il fallait, suivant moi, se croire aux portes de la mort pour se dé-

cider à venir au péril du reste de sa vie, chercher une guérison incertaine dans une contrée si sauvage et un climat si rude, qu'on était obligé d'allumer le feu à la cheminée au milieu du mois de juin. J'ai cru, lui disais-je, que je venais te chercher dans le royaume des ombres : la nature a vraiment créé dans sa colère cet horrible coin du monde, et dans un moment de repentir de son ouvrage elle y plaça cette source salutaire; mais ce moyen de guérison est presque plus cruel que la maladie; les malades doivent mourir de peur sur le chemin de la santé. J'ai cru, je te le jure, que c'était l'entrée du Tartare, de l'enfer, décrit par le Dante : le bruit du tonnerre joint à celui du torrent, l'obscurité qui ne me laissait voir l'affreuse route qu'à la lumière des éclairs, tout ajoutait au prestige, et un moment il a été complet.

Mon ami rit de ma terreur : depuis trois semaines qu'il était aux bains d

Weissembourg, il avait eu le temps de s'accoutumer aux horreurs du site : égayé par une société joyeuse et par l'effet favorable des eaux, il voyait tout sous un beau jour. Il fit l'apologie de ce qu'il appelait seulement un *site pittoresque ;* il me promit que dès le lendemain je tiendrais un autre langage, que j'admirerais tout ce qui m'avait effrayé, que les sombres images disparaîtraient à l'aspect d'une nature sublime, même dans ses singularités, et que j'avais l'imagination trop romanesque pour n'être pas enchanté, transporté d'un paysage aussi extraordinaire.

J'en doute, lui répondis-je ; j'aime, il est vrai, les scènes imposantes d'une nature agreste et sauvage ; mais ici, au fond de cet abîme, si resserré entre les rochers, qu'on ne peut faire dix pas de plain-pied ; ici où le soleil ne pénètre qu'un instant et comme à regret, je ne puis voir que l'horrible asile de quelque

meurtrier échappé à la justice vengeresse, qui vint cacher dans cette retraite inaccessible ses crimes, ses remords, et fuir la rencontre des hommes. Oui, m'écriai-je, celui qui vint le premier habiter cet affreux repaire de bêtes sauvages, était certainement lui-même un être féroce et dénaturé, indigne de la lumière du jour.

Cher ami, me dit J***, je te jure que tu as de la fièvre, et ton Dante et ton enfer sont encore dans ta tête. Crois-moi, mon cher W***, ce n'est pas dans les tranquilles vallées de la Suisse, au milieu des simples et bons pasteurs qui les habitent, que l'enfer doit être placé, ou que le malfaiteur cruel doit trouver un asile. Je t'attends à demain, quand un sommeil doux et paisible aura rafraîchi ton sang et rectifié tes idées. Les miennes sont bien différentes; depuis que j'habite près de cette source de santé, j'ai toujours pensé qu'elle avait été découverte ou par la

piété, ou par l'amour malheureux, et que ces grottes solitaires et romantiques avaient été d'abord habitées ou par un saint hermite détaché de ce monde, et fuyant les péchés des hommes, ou par deux amans persécutés. J'ai fait des recherches dans les anciens documens du pays, et voici, dit-il en tirant quelques feuilles de son secrétaire, ce que j'ai trouvé sur l'origine de ces bains, et la découverte de cette précieuse source. Lis ces pages ce soir avant de t'endormir, et tu te réveilleras, j'espère, avec des idées plus justes et plus riantes. Je les pris avec une extrême curiosité, et retiré à mon tour dans ma cellule, je lus avec un grand intérêt cette ancienne chronique, écrite en partie en vieux langage, mais qui n'était pas inintelligible, et la voici :

ANCIENNE TRADITION.

En l'an de grâce 1415, arriva dans le Bas-Siebenthal l'histoire véritable que

je vais raconter. Le Siebenthal était alors une contrée déserte et sauvage; hautes montagnes y dérobaient la vue du soleil dans bien des places, habitées seulement par les chamois et les aigles, et où le pied de l'homme n'avait jamais marché; mais on y trouvait pourtant aussi châteaux forts sur les collines, et grands couvens dans les plaines, où seigneurs châtelains et pieux moines menaient bonne et joyeuse vie.

Près du village de Terrensehatten, maintenant Daerstetten, dans le Bas-Siebenthal, était situé sur les bords de la Sieben un ancien et grand monastère de l'ordre de Saint-Augustin. Non loin de-là sur la hauteur s'élevaient les tours du château des barons de Weissembourg, alors habité par le vieux baron Johanes de Weissembourg, noble et brave chevalier, et par la baronne Cunégonde de Kibourg, sa noble et vertueuse moitié. Le baron vivait en grande amitié et grande liesse avec les frères

du couvent ; ils faisaient ensemble joyeux et fréquens banquets, tantôt au réfectoire des bons moines, tantôt dans la grande salle du château, où de jour et de nuit les frères avaient libre entrée, et toujours étaient bien reçus.

Malgré toutes leurs messes et prières pour que leur ami, le baron de Weissembourg eût une grande lignée pour soutenir sa noble race, son mariage avec dame Cunégonde de Kibourg n'avait produit qu'un seul enfant, et ce n'était qu'une fille, qui avait reçu au baptême le nom d'Ursule; et certes si quelque chose avait pu consoler le baron Johanes de Weissembourg de n'avoir pas un fils, ce devait être la beauté de sa fille : elle était sans pareille et renommée dans tout le Siebenthal. Onques ne se vit plus gente baronne et damoiselle ; et n'était pas moins remarquable en science et bons documens, ayant été instruite par les savans moines du couvent de Saint-Augustin, et

principalement par le frère Gervais, qui était ainsi qu'elle de noble race, et un cadet de la maison de Simenegk, que l'on destinait suivant l'usage à devenir prêtre au couvent de Terrensehatten; la terre et les biens de la famille de Simenegk devant de droit appartenir au fils aîné.

Le jeune frère Gervais n'était encore que frère lais, et n'avait pas reçu grand ordre de prêtrise, mais pas moins était-il sage, savant et pieux; se faisant estimer et aimer de tout le monde, et dans son couvent et au château de Weissembourg, où il était reçu comme l'enfant de la maison, étant le parent et le grand favori de la baronne Cunégonde; et la jeune baronne Ursule, après son cher père et sa chère mère, n'aimait rien tant au monde que frère Gervais, et n'avait rien de caché pour lui dans son cœur innocent.

Long-temps Ursule n'eut rien à lui confier que les plaisirs de son âge; mais

en grandissant soucis arrivèrent, et tôt après chagrins cuisans. Son père lui déclara que l'avait promise pour femme au seigneur de Grimmestein, surnommé *le Terrible*. C'était bien véritablement l'homme le plus rude et le plus méchant qu'il y eût sur la terre; seulement de le voir passer, jeunes filles frémissaient et s'allaient cacher. Ursule le dit en pleurant à son père : Conviens qu'il n'est pas bon le sire Hantz de Grimmestein ? conviens qu'il est à bon droit nommé *le Terrible* ? — Mais jeunesse et vertu l'adouciront; c'est à toi d'y tâcher, et moi ton père et ton seigneur veux qu'il soit ton époux. Que de larmes versa la jeune fille ! Non, jamais, jamais dit-elle à frère Gervais, qui lui remontrait son devoir, jamais ne serai la femme de ce terrible Grimmestein.

Le faut pourtant, pauvre Ursule, lui répondait-il; votre père l'a ordonné, et voix d'un père est voix de Dieu. Aurais mieux aimé être chevalier que

moine; mais mon père, le seigneur de Simenegk, m'a dit : Gervais, faut que tu sois prêtre; et prêtre ai-je été. Enfans ne doivent désobéir à celui qui les a mis au monde.

Ah! bientôt la lui rendrai cette vie qu'il m'a donnée; veux mourir plutôt que d'épouser le seigneur de Grimmestein.

Pas ne faut parler ainsi, jeune fille; vie ne nous appartient pas, pour la quitter quand bon nous semble; te convient d'obéir, et Dieu te soutiendra. Dirai tous les jours une messe, et voire deux, pour que Dieu change le cœur de ton mari, et pour que tu sois heureuse.

Mon mari! non, non, je ne veux pas, je ne puis pas être la femme du terrible Grimmestein. Larmes recommençaient à couler comme des perles sur ses joues blanches et rondes, et Gervais avait peine à retenir les siennes; mais fit tant qu'il put son devoir, et ne cessa de re-

montrer la jeune fille pour qu'elle obéît à son père. Ainsi fit sa mère, la dame Cunégonde, mais ce fut peine perdue; Ursule secouait toujours sa jolie tête, et répondait : Non, non, jamais! plutôt mourir que d'épouser le terrible Grimmestein.

Dame Cunégonde était déjà bien malade : elle obtint avec grande peine de son mari de lui laisser sa fille pour la soigner, et de retarder son mariage. Ursule eut un moment de répit, mais ne fut pas de longue durée; avant qu'un mois fût écoulé, sa pauvre mère avait passé de vie à trépas dans les bras de sa fille désolée et de frère Gervais, qui récitait près de son lit oraisons et litanies. La pauvre mourante ne cessa de lui recommander Ursule, tant qu'elle put dire une parole; et lui promit le bon Gervais de ne pas l'abandonner et d'être son réconfort.

Hélas! bientôt en eut grand besoin. A peine eut-elle enseveli sa pauvre

mère et mené deuil quinze jours, que son père et le sire de Grimmestein vinrent la tourmenter. Ne puis garder jeune fille en ce chastel, lui disait le baron de Weissembourg; faut que vous alliez vivre avec votre seigneur et maître en celui de Grimmestein ; et dès demain veux que la noce se fasse, et que partiez aussitôt.

Et vous y promets bonne garde, dit le terrible Hantz de Grimmestein : ne veux pas que personne la voye, pas seulement prêtres et moines comme céans: nul n'en vient à Grimmestein.

Je demande donc, dit la jeune fille, à me confesser pour la dernière fois. Par cela entendait la pauvrette la fin de sa vie; car était décidée à se précipiter dans la rivière; mais voulait avant voir encore une fois son ami Gervais, et recommander son âme à Dieu. Son père, qui aimait les moines, y consentit, et fit demander frère Gervais, d'autant que souvent il avait ouï ses bonnes re-

montrances, et que toute confiance avait en lui. Mais il était passé le temps des remontrances et de la sévérité; les larmes de la jeune fille étaient tombées sur le cœur du jeune frère, et l'avaient amolli. Si vit-il qu'il fallait la préserver de la perdition et de la mort, et qu'il n'y avait qu'un seul moyen de sauver son âme; car la jeune fille était décidée à se détruire plutôt que d'épouser Grimmestein.

Ursule, lui dit-il, veux-tu te fier à moi et me suivre?... Le cœur de la jeune fille s'épanouit; couleur de rose vermeille reparut sur ses joues pâles. Veux te suivre, lui dit-elle, veux me fier à toi; mais, Gervais, où pourrons-nous aller que mon père et le terrible Grimmestein ne puissent nous découvrir? N'ai pas grand'force pour courir, et tu n'es pas homme de guerre, ni cavalier; bientôt nous serons poursuivis par leurs gens d'armes, et rattrapés, et aurais causé ta perte. Non, non, Ger-

vais; laisse-moi mourir seule, veux chercher la paix au fond de la Sieben, dont j'entends là bas mugir les ondes; demain elles couvriront la pauvre Ursule.

Demain Ursule sera à l'abri du malheur; ose me suivre, tu n'iras pas bien loin, et te cacherai dans un lieu où ton père, ni gens d'armes ne pourront pénétrer.

Ursule aimait Gervais au moins autant qu'elle haïssait Grimmestein. A donc te suivrai, dit-elle en se jetant dans ses bras, partout où tu voudras me conduire; avec toi partout serais heureuse; mais ne me quitteras jamais, n'est-ce pas, mon doux ami? — Jamais si tu le veux; ai juré à ta mère mourante de ne pas t'abandonner. Ursule fut contente. Ils convinrent qu'un peu après minuit elle se trouverait au bout de la terrasse du château, du côté du nord; là déjà y avait grand danger; car pont-levis était debout, et la ronde se

faisait sur la terrasse, en répétant toutes les heures; mais Gervais avait tout prévu. Sur la grande tour du midi était un coq de cuivre doré, qui servait d'horloge au château; c'était un ouvrage admirable, et pour lequel le baron de Weissembourg avait payé force deniers. Il resplendissait au soleil que c'était merveille; à toutes les heures il chantait aussi naturellement que s'il eût été un coq véritable, et avec grand bruit, tout autant de coups qu'il fallait; et à midi et à minuit il battait des ailes; seulement fallait-il le remonter toutes les vingt-quatre heures, et la sentinelle de nuit en était chargée. Dès que le coq avait chanté minuit, le guet montait l'escalier de la tour à cet effet, et garde n'avait d'y manquer, car le baron l'aurait chassé, et peut-être pis encore. Gervais choisit donc ce moment pour l'évasion d'Ursule. Quand le coq de la tour aura battu des ailes, lui dit-il, et que le guet aura crié en passant *il est*

minuit, et qu'il sera entré en la tour pour remonter le coq, sors vite de ta chambrette, viens au côté opposé de la terrasse, et laisse-moi le soin du reste. Ils se séparèrent.

La jeune fille eut l'air plus résigné, et soupa entre son père et le seigneur de Grimmestein, qui baisait à tout moment ses blanchettes mains, et n'osait pas la pauvre petite les retirer; car alors les yeux du terrible Hantz s'allumaient de colère et la faisaient trembler; force même lui fut-il de souffrir qu'il l'embrassât avant de se séparer. Son père lui donna une boursette de cuir doré, renfermant six belles pièces d'or, tant il était content d'elle. Ores voyez, dit-il à son futur gendre, que moines sont bons à quelque chose; frère Gervais de Simenegk a ramené la jeune tête à son devoir. A la bonne heure, répondit Grimmestein en fronçant le sourcil, mais plus ne la verra, j'en jure sur mon épée. Demain recevrons la

bénédiction en la chapelle, puisqu'il le faut ainsi, mais la dame de Grimmestein plus ne reverra moine de sa vie. — Plus de ma vie ne quitterai celui que j'aime, pensait Ursule; et tremblante de joie elle fut s'enfermer dans sa chambrette, attendant l'heure de minuit avec grand battement de cœur. Elle arriva l'heure désirée; le coq chanta douze fois et battit des ailes; le guet passa en criant *il est minuit*, et monta l'escalier de la grande tour; l'instant d'après la jeune fille était à l'autre bout de la terrasse, où Gervais l'attendait. D'un bras vigoureux il la saisit au milieu du corps, et l'enveloppe dans un pan de sa robe; de l'autre main il prend une corde qu'il avait fortement attachée dans une ouverture du mur, et glissant ainsi le long de la corde, il arrive au bas du rempart avec son précieux fardeau; bientôt ils furent au bord de la Sieben, et la suivirent quelque temps. Ursule marchait gaîment appuyée sur

son ami, à la clarté de la lune; mais aux premiers rayons de l'aurore, ils entrèrent dans les défilés et les gorges des montagnes; et là Gervais voulut encore porter Ursule, et certes grand besoin en était-il, car ils passèrent par précipices et rochers escarpés, tels que jamais on n'aurait cru possible qu'un homme pût y pénétrer. « Crois-tu encore que ton père et ses gens d'armes nous suivront ici? — Ah! mon Dieu non, disait la jeune fille tremblante, mais bientôt serons nous-mêmes précipités dans les abîmes. — Tiens-toi bien fort à mon cou, lui disait Gervais; ferme les yeux, et ne crains rien; ai déjà fait deux fois ce chemin ces derniers quinze jours, et bien connais tous les passages dangereux. Ursule serrait bien fort son ami, fermait ses beaux yeux, mais les rouvrait de temps en temps, et frémissait en le voyant suspendu sur le précipice, ayant à peine place pour poser son pied sur le rocher à pic, la soute-

nant d'une main, et de l'autre s'accrochant à des buissons : ils traversèrent aussi plusieurs torrens écumeux. Quelquefois la fatigue obligeait Gervais de s'arrêter quelques instans, lorsqu'il trouvait un morceau de roc sur lequel il pouvait asseoir Ursule. Alors il lui donnait un peu de vin qu'il avait dans une gourde, et du pain dont il s'était pourvu : après s'être rafraîchis, il reprenait son doux fardeau et son chemin périlleux ; car il voulait arriver avant la nuit dans leur asile. La route devint toujours plus étroite, plus rapide, et la gorge plus resserrée. Enfin vers le soir ils arrivèrent à l'endroit où sont maintenant situés les bains; là, sur un plateau de quelques pieds, à l'abri d'un rocher, était une cabane d'écorce, recouverte de quartiers de pierre, pour empêcher le vent de l'abattre.

Voilà ton palais, pauvre Ursule! lui dit Gervais en la posant à terre sur le seuil de la cabane, et voici tes vassaux,

ajouta-t-il en lui montrant un vieux berger qui s'avançait vers eux, conduisant quelques chèvres. Sa figure aurait effrayé Ursule si elle n'avait pas vu qu'il était connu de Gervais. Il portait un grand *sayon* de poil de chèvre, rattaché autour de son cou; un grand capuchon de même couvrait sa tête, et descendait jusqu'à sa longue barbe grise, qui retombait sur sa poitrine : à quelque distance, lui-même ressemblait à un animal sauvage; cependant il avait l'air simple et bon. Il prit la main de Gervais, et la porta à ses lèvres; puis il se hâta de traire une de ses chèvres, et d'en offrir le lait tout chaud à Ursule : mais en le lui présentant, elle vit avec surprise deux ruisseaux de larmes couler sur ses joues ridées. Il voulut lui parler, et ne put articuler un mot ; il alla s'asseoir sur un quartier de roc, et continua de pleurer.

Consolez-vous, bon Pierre, lui dit Gervais, Ursule sera votre fille. Vous

avez perdu la vôtre, elle a perdu son père, c'est vous qui le serez. Les larmes d'Ursule commencèrent aussi à couler en pensant à son père. Elle fut s'asseoir à côté du vieillard, et lui donna ce saint et doux nom qui le réconforta. Gervais prit la parole.

Ce pauvre Pierre, dit-il à Ursule, est victime aussi du cruel Grimmestein. Il avait une fille jeune et belle comme toi; Grimmestein la vit pour son malheur, et en eut envie. Pierre était son vassal; il reçut l'ordre d'amener sa fille au château, pour que le seigneur en fît à sa volonté. Pierre refusa d'obéir, car ne voulait pas le déshonneur de sa fille, et répondit qu'elle était promise au fils de son voisin, ce qui était vrai; mais le terrible Grimmestein fit enlever de force la jeune fille, et condamna le père, comme vassal désobéissant, à être pendu à la porte du château. Heureusement Pierre n'y était pas; il était venu me consulter sur l'enlèvement de

sa fille, et sur le moyen de la retrouver mais qui osait s'opposer au terrible Grimmestein !

Le cachai dans ma cellule avec grand' peine, car il voulait au risque de tou aller chercher sa fille ; lui promis de m'en informer. Hélas ! bientôt rencontrai la pauvrette, errante autour de leur cabane déserte. L'indigne Grimmestein l'avait déshonorée et chassée ; et Marie cherchait son père pour mourir dans ses bras, de chagrin mortel. Ce fut alors, bonne Ursule, que gémis du fond du cœur du sort qui t'était destiné, et que jurai au pied de l'autel, que dussé-je perdre mon âme, jamais Ursule de Weissembourg ne serait la femme du terrible Grimmestein.

Je réunis le père et la fille, et leur conseillai de se cacher dans la montagne. Ils partirent, et de rochers en rochers ils vinrent céans : mais la pauvre Marie ne faisait rien que pleurer son honneur et son amant perdus sans re-

tour; bientôt elle perdit aussi la vie. Pierre vint de nuit me conter sa douleur et la mort de son enfant, qui repose sous ce roc, où son malheureux père l'a ensevelie. Lorsqu'il voulut revenir dans sa retraite, penser me vint de toi, Ursule; lui dis de m'y conduire, et vis que nous pourrions vivre ici, près de lui en sûreté. Depuis, y ai fait deux voyages pour arranger ta cabane et y apporter quelques ustensiles. Le moment est arrivé de t'y conduire. Crois-tu être heureuse ici, chère fille? n'y regretteras-tu pas le château de ton père?... Rien, rien avec toi, Gervais; rien, si tu veux ne pas me quitter, mon doux ami.

Chère et bonne fille! lui dit le jeune homme debout devant elle, les bras croisés sur la poitrine, et la regardant avec une extrême tendresse; chère Ursule! écoute-moi. Veux-tu que sois ton époux? alors jamais ne te quitterai un seul instant, et te soigner sera pour

moi devoir et bonheur ; mais seulement *ton ami?* non, Ursule, ne peux pas seulement comme ton ami habiter avec toi cette cabane. Si donc tu ne veux m'épouser, Ursule, ce soir même m'en dépars, te laisse avec Pierre, et retourne à mon couvent. Souvent viendrai te voir, mais ne puis habiter avec toi en ta cabane si ne suis pas ton mari.

Eh bien! sois donc mon mari, dit l'innocente fille en lui tendant la main; sans toi ne puis plus vivre. Mais comment ferons-nous? N'avons point de prêtre pour nous marier.

Serai le prêtre et l'époux, lui dit Gervais, et Dieu recevra nos sermens.... Bientôt, avec l'aide du vieux berger, ils eurent arrangé une large pierre en forme d'autel. Ursule le décora de la belle rose des Alpes, et du brillant rhododendron qui croissait de tous côtés; Gervais posa dessus son missel, une petite bible latine qu'il avait apportée, et un crucifix en bois que lui-même

avait sculpté : Pierre fut le servant. Gervais récita avec dévotion la sainte messe, et ensuite la lithurgie du mariage; et prosterné avec Ursule devant ce simple autel, ils prirent Dieu à témoin de la sainteté de leur union, et se jurèrent foi et fidélité. Ils rentrèrent dans la cabane, et se promirent d'y passer toute leur vie comme mari et femme, et de ne plus se quitter. A présent, lui dit Gervais, suis ainsi que toi mort au monde; transfuge du couvent, comme toi de la maison paternelle, ne puis plus me montrer sans grand risque courir, et plus n'existe que pour mon Ursule.

Ainsi vécurent-ils quelques années, menant la vie des premiers hommes, ne mangeant que le lait et le fromage de leurs chèvres, et du pain d'avoine que Pierre allait acheter dans les châlets. Gervais de Simenegk était instruit en toutes sortes de sciences : aussi instruisit-il sa femme, et lui apprit-il tout

ce qu'il savait, et à connaître les étoiles du ciel et les plantes de la terre. Il lui enseigna aussi le latin, et lurent et relurent ensemble la sainte bible, si bien qu'ils la savaient par cœur. Point n'eurent d'enfans. Ursule s'en affligeait; il lui semblait qu'un enfançon lui serait douce compagnie : mais Gervais lui fit penser combien il leur serait difficile de les élever dans cette retraite, où ne voyaient que le vieux berger, qui devait bientôt mourir, et peut-être eux aussi; car à tout âge l'homme est mortel : et que deviendraient enfans après eux! Hélas! hélas! ne tardèrent pas à craindre d'être séparés par triste mort! La pauvre Ursule devint peu à peu bien malade; n'avait guère de vêtemens de quoi se tenir chaud pendant les rudes hivers, et très-délicate était-elle de sa nature, ayant toujours été mignardisée de sa mère, la dame Cunégonde, qui n'avait que cette enfant chérie. A donc la pauvre Ursule se sentait défaillir plu-

sieurs fois dans la journée. Elle avait grand déchirement dans la poitrine, et douleur dans tous les membres; fièvre lente et continuelle s'alluma dans son sang, un rouge vif colora ses joues amaigries; perdit l'appétit, le sommeil; bientôt ses forces déclinèrent, et à ces cruels symptômes le malheureux Gervais eut bientôt reconnu la maladie qui fauche la jeunesse dans sa fleur, la consomption.

Qui peindra le désespoir du pauvre Gervais, en voyant ainsi périr lentement sa bien-aimée! Qui dira ses prières, ses murmures, ses vœux ardens et ses tendres soins! Il tâcha de se rappeler tout ce qu'il avait lu de médecine, à chercher toutes les plantes dont le suc était bon contre les maux de poitrine. Dès qu'il voyait Ursule assoupie, il grimpait les rochers, cherchait dans leurs fentes la valériane, les bouillons, l'hépatique, la pulmonaire; revenait chargé de ces dépouilles, les faisait cuire,

les exprimait, composait juleps et tisanes de toute espèce, et conjurait son Ursule de les boire. Elle faisait tout ce qu'il voulait, mais sans éprouver de soulagement : le mal était trop enraciné. Un jour Gervais se ramenteva d'une plante alpine assez rare, dont avait entendu autrefois vanter les vertus. Il part à l'aube du jour, et suit en remontant le cours du ruisseau ; car cette plante croissait dans les lieux humides. Il arrive ainsi de rocher en rocher jusque près de la source que point encore n'avait découverte : elle s'échappait en ondes bouillonnantes d'une fente qui ressemblait à l'entrée de l'enfer, et de l'autre côté du ruisseau il crut voir la plante que cherchait. Décidé à s'en assurer, il ôte ses sandales d'écorce, se plonge dans l'eau écumante, et sent une douce chaleur ; plus il remonte près de la source, et plus elle augmente. Avec des peines incroyables il arrive à la fente ; il reçoit sur son bras l'eau qui

en sort; et cette eau, un peu plus que tiède, lui fait éprouver une sensation douce, agréable, et semble le reposer de sa fatigue. Il en goûte; limpide, légère, sans aucun goût désagréable, elle lui paraît avoir quelque chose d'onctueux; et peu de minutes après en avoir bu, il sent intérieurement un bien-être général, une facilité de respiration et de vie, tels qu'il n'en avait jamais éprouvé. O mon Ursule! s'écria-t-il comme par inspiration, ô mon Dieu! si possible était, si cette eau devenait baume dans ses veines!... Espoir consolant rentra dans son cœur. Il prend sa gourde, la remplit de cette eau salutaire, la met dans son sein pour qu'elle conserve sa chaleur, et sans faire attention ni aux épines ni aux cailloux, court plutôt qu'il ne marche vers la cabane. Il arrive auprès du lit de feuilles de sa chère malade, et soulevant sa tête, la conjure d'avaler le breuvage salutaire, et lui conte sa découverte.

C'est sans doute un ange invisible, lui disait-il, qui m'a conduit vers cette source; me semblait entendre voix du ciel qui me disait : Portes-en à ton Ursule, et guérie elle sera.... Crois, oui, crois qu'elle te rendra la vie; Dieu a écouté ma prière.... Ursule boit, et Gervais, à genoux, prie Dieu de bénir cette eau.

Dès le premier jour, la malade se trouva sensiblement mieux. Le matin suivant, Gervais courut à la source; mais tout son zèle ne pouvait y suffire. Quoiqu'elle ne fût pas très-éloignée en ligne directe, force lui était de faire des détours, et bientôt il vit que lorsque la moindre pluie aurait grossi le torrent, ne pourrait plus approcher de la fente qu'au péril de sa vie : tant y a qu'il manquait d'ustensiles et de moyens d'apporter l'eau en assez grande quantité, et sans qu'elle se refroidît : dans ce climat glacé elle avait bientôt perdu sa chaleur, et à peu de distance de la

source, elle n'en avait plus aucune. Mais l'amour rend ingénieux, et ne connaît pas les difficultés. Avec l'aide de Pierre, ils abattirent des sapins en mettant le feu au pied, à la manière des sauvages. Ils les divisèrent ensuite en plusieurs morceaux de deux ou trois pieds de longueur, et vinrent à bout de les percer d'outre en outre avec une baguette de fer rougie; ils les firent tenir ensuite l'un à l'autre avec de la terre glaise et de la mousse, relevant ou abaissant le terrain suivant qu'il en était besoin. Ainsi vinrent à bout de conduire à couvert un filet d'eau de la source à la cabane: elle n'avait perdu que quelques degrés de chaleur. Alors Gervais se crut assez fort. Il creusa une baignoire, dans laquelle l'eau entrait directement; matin et soir il y plongeait son Ursule, la laissait autant qu'elle s'y trouvait bien, lui faisait boire en même temps de l'eau tous les quarts d'heure, et le plus heureux succès répondit à son attente.

Chaque jour la vit renaître ; elle reprit son embonpoint et ses forces, mais non pas sa douce gaîté. Si ce n'était pour toi, doux ami, que ne veux laisser seul (disait-elle à Gervais), mieux aurait valu me laisser mourir. Mérite-t-elle de vivre celle qui a délaissé son père ?... Car se sentant près de sa fin, pensée de son père lui était revenue, et tourmentait son âme. — Mais lui voulait te vendre au sire de Grimmestein, voulait t'éloigner de lui.

A cela ne savait que répondre, et se contentait de soupirer en pensant au baron de Weissembourg, dont n'avait aucunes nouvelles.

Cependant Gervais se crut obligé de faire connaître à ses voisins le trésor que renfermait leur contrée. Pierre alla de châlet en châlet voir s'il y avait des malades: si y en trouva, car où maladie ne loge-t-elle pas ? Pierre les encouragea à venir boire de l'eau à sa cabane, et pendant que Gervais entrete-

nait les tuyaux, les raccommodait, Ursule soignait à son tour les baigneurs, et presque toujours s'en allèrent rétablis. Ce fut de l'un d'eux qu'Ursule apprit que son père était aussi très-malade des suites d'une blessure. Bien fort s'était fâché le sire de Grimmestein lors de la fuite de sa jeune épouse. Si accusa le baron de l'avoir trompé, et lui déclara la guerre. Combat à outrance avait eu lieu entre les deux chevaliers; et le sire de Grimmestein avait été occis, en champ clos, par le baron de Weissembourg; ce dont Ursule, Pierre et Gervais furent moult contens, disant que c'était bonne justice divine. Mais le baron avait reçu un coup de lance dans la poitrine, dont n'avait pu se guérir. Etait donc depuis lors sur sa couchette, tout souffreteux et crachant son sang, comme si fût issi de ses veines. On avait peu d'espoir de le sauver; ce qu'ayant entendu Ursule, tomba tout en larmes dans les bras de Gervais. Ah!

doux ami, lui dit-elle, si mon père pouvait venir à notre source! Mais las! comment viendrait-il par chemins si dangereux! n'a pas comme moi un Gervais pour le porter.

— Aura comme toi, Ursule, un ami pour le conduire: bien comprend tout ce que tu sens, ton Gervais. Sois tranquille, douce amie; vais chercher ton père, et nous le guérirons.

Ursule était combattue entre la crainte et l'espérance. Retrouver et guérir son père était le vœu de son cœur: mais devait-elle exposer son époux à si grands dangers? ceux de la route étaient les moindres. Ah! Gervais, dit-elle, si abbés et moines allaient te reconnaître et t'enfermer en noir cachot de couvent? — N'aye pas peur, Ursule; moines ne me verront pas; ton père même ne pourra me reconnaître. Adonc aye bon courage; bientôt me reverras. Il l'embrasse et part, emportant les six pièces d'or d'Ursule, qu'elle lui avait

données; et ne cessa la pauvre dame de prier agenouillée devant l'autel pour le bon succès de son voyage.

Il s'en alla droit en la ville et comté de Thun, vêtu, comme les bons bergers du Siebenthal, d'un sarau de toile bleue que lui avait prêté un de ceux qu'avait guéris. Depuis quatre ou cinq ans ses cheveux étaient devenus longs, et plus ne voyait-on trace de tonsure; ils étaient bouclés naturellement, et tombaient sur ses épaules. Dure vie et grande froidure l'avaient aussi changé. Il était devenu fort et corpulent; plus n'avait ces belles couleurs et ces joues rondes, qui, sous l'habit de moine, le faisaient ressembler à un chérubin; et personne n'aurait pu reconnaître le beau jeune frère Gervais de Simenegk. Il tira hors les belles pièces d'or, et se fit faire un habit de fin drap cannelle, avec le mantel et le capuchon garni de fourrure, comme les portaient *les mires*, ou médecins de grande renommée : il

s'ajusta une longue barbe, pour se donner l'air plus respectable et se mieux déguiser; puis acheta un mulet caparaçonné, et ainsi accoutré et monté, s'achemina devers le château de Weissembourg, sonna le cor de la grande porte, et fit dire au baron qu'un mire de grand renom, passant par-là, et apprenant que le seigneur était malade, lui faisait offrir sa science pour le rendre à vie et à santé.

Fut tôt introduit en belle chambre, mais très-obscure, et à côté de la couchette du baron, renfermée en grande alcôve. Bien la reconnut-il; c'était la même où était trépassée dame Cunégonde, et où tant lui avait recommandé son Ursule. Gervais dit au baron, qui gisait dans le grand lit de fin velours, qu'il avait nom Melchior, surnommé le Savant; qu'il professait depuis long-temps médecine et sciences occultes, et voyageait de tous côtés pour augmenter son savoir; que passant dans

le Bas-Siebenthal, pour raisons que bientôt lui dirait, avait eu avis de sa maladie, et avait cru de son devoir de le visiter et lui offrir ses conseils.

Le baron le remercia beaucoup, et lui conta toute sa chance, et le terrible coup de lance qu'avait reçu dans la poitrine, du sire de Grimmestein qu'avait occis, et comment, depuis lors, issait sang vermeil de son corps, et sentait vie s'en aller. « Ne vous parle » pas, grand docteur, lui dit-il, de plus » grande blessure qu'ai reçue au cœur; » de celle-là ne pouvez me guérir, tout » savant que êtes vous. » Pensait le baron à sa pauvre Ursule, si douce, si gentille, et qu'il avait perdue par sa faute : avait envoyé de tous côtés chevaliers et gens d'armes pour la découvrir, et nul n'ayant réussi, il la croyait morte.

Gervais comprit d'abord ce que voulait dire; mais, sûr de le guérir de cette blessure-là, il n'en fit nul semblant, et examina l'autre et le malade avec

grande attention. Êtes bien mal, Monseigneur, lui dit-il; et cependant, avec l'aide de Dieu, vous veux guérir; le remède n'est pas loin de chez vous et vous appartient.

— Que voulez-vous dire, docteur Melchior?

— Qu'avez dans votre propre seigneurie une source chaude et miraculeuse qui vous rendra vie et santé; c'est la cause de mon voyage. Ai eu avis, par ma grande science (dit-il d'un air capable et mystérieux), et par inspiration divine et songes répétés, que telle source de santé gisait en Suisse au fond des montagnes du Siebenthal. Me suis mis en route pour la chercher, et, conduit par la puissance de Dieu, l'ai trouvée en lieux sauvages et de difficile abord, mais non pas impossible, puisque y suis allé et en suis revenu. Epreuve ai faite de ladite eau sur nombre de malades, et tous ont été guéris: ainsi serez, Monseigneur; car c'est surtout pour les maux

de poitrine qu'icelle est salutaire; et m'offre à vous y conduire, puisqu'impossible est à trouver pour ceux qui ne la connaissent pas.

Le baron était émerveillé d'entendre telles choses : espérance de vie rentra en son âme. Il appela ses pages et serviteurs, fit préparer bonne chambre et bon dîner au docteur Melchior, et donna ordre qu'on lui obéît en toutes choses pour arrangemens de départ.

Sans perdre de temps, Gervais fit dresser un brancard étroit et relevé par les bords, et bien matelassé; y fit coucher le baron tout de son long, et le fit porter sur les épaules de deux hommes forts et courageux. D'autres suivaient pour les relayer; et lui conduisait en avant, avertissant des passages dangereux, et prêtant bras et assistance au besoin : il y eut tel pas qui fit frissonner le baron de la tête aux pieds.

Docteur Melchior, criait-il, crois que

me conduisez en enfer ; et mieux l'ai mérité que ne pensez peut-être!

Vous voyez que vais avec vous, lui répondait Gervais; ayez bon courage, nous voilà bientôt à la source de santé.

Mais à qui le cœur battit bien fort? ce fut à Ursule, qui était sans cesse aux aguets, quand elle vit tout ce cortége sur l'étroite corniche : elle eut d'abord peine à reconnaître son Gervais dans son accoutrement de mire ; mais son cœur lui dit que c'était lui et qu'il lui amenait son père. Bientôt a reconnu les belles couleurs des barons de Weissembourg sur les vêtemens de ses écuyers et varlets : elle comprend qu'il est sur le brancard, et tremble bien plus en le voyant sur l'abîme, que lorsqu'elle y était elle-même sur le cou de Gervais. Enfin ils ont passé l'endroit le plus dangereux. Ursule respire : mais son émotion n'en est pas moins vive. Gervais s'est-il fait connaître? Non, sans doute, puisqu'il est

déguisé : mais elle ne l'est pas ; et quoique années, maladie et froidure l'ayent aussi fort changée, l'œil d'un père pourra-t-il la méconnaître ? Elle prend à l'instant son parti : elle court à la cabane du vieux Pierre, lui demande son sayon de rechange de poil de chèvre ; car en avait deux le bon Pierre, et volontiers en prêta-t-il un à sa maîtresse. Vîte elle l'attache sur ses épaules, met le grand capuchon sur ses yeux, revient au bord du ruisseau, délaye terre d'ocre dans le creux de sa main, et s'en frotte le visage : bien sûre alors de n'être pas reconnue, elle vole au-devant de Gervais, qui arrivait le premier, et tombe dans ses bras. Si fut-il d'abord bien étonné de la voir ainsi accoutrée ; et puis en fut content.

Bien, lui dit-il ; tu as eu sage et bonne pensée : songe à ne pas dire une parole devant le baron ni ses gens ; et laisse-moi faire. N'eut plus le temps d'en dire davantage : le brancard arri-

vait ; et besoin n'était-il de recommander à Ursule de clore sa bouche, car n'aurait pu dire un mot, tant elle était en émoi en voyant arriver son seigneur et père. Gervais fit entrer le brancard dans la cabane ; et on déposa le malade, ainsi couché, sur le lit de feuilles de sa fille : était si fatigué que ne voyait ni n'entendait. Gervais courut chercher de l'eau, et dit à Ursule de la lui présenter. Le baron ouvrit les yeux et regarda autour de lui ; fut frappé du vêtement en poil d'Ursule et de celui de Pierre, qui était aussi là : n'avait jamais rien vu de semblable. Qui sont ces sauvages? demanda-t-il à Melchior. Monseigneur, répondit icelui, c'est un vieux pâtre et son fils qui sont gardiens de la source : le pauvre garçon est affligé dès sa naissance ; est sourd et muet, mais est bon enfant et intelligent, vous servira bien, car est déjà tout fier d'être échanson d'un si grand seigneur. Le baron répondit : Ne sais pourquoi ; mais me

plaît le jeune sauvage : volontiers, recevrai-je ses services et les récompenserai. Il lui fit un signe d'amitié, et but d'un trait l'eau qu'Ursule lui présentait. Elle n'avait pas l'air de rien entendre; mais retenait avec grand'peine ses larmes; aurait voulu embrasser les genoux de son père. Pas n'est encore temps, lui dit Gervais quand le baron fut endormi; ce qui tôt arriva. Ses gens avaient aussi besoin de repos, et allèrent le chercher dans la cabane du vieux berger. Le docteur offrit de veiller le malade, et Ursule put enfin le contempler à son aise, interroger son mari; et tous deux à genoux devant la couchette où dormait son père de sommeil doux et tranquille, prièrent Dieu qu'il leur fût rendu. Il s'éveilla très-rafraîchi; le jeune *pâtre* courut lui chercher de l'eau; prépara le bain; se multipliait pour le servir, et laissait à peine quelque chose à faire à ses gens.

Ores aviez raison, docteur, disait le

baron ; est accort et gentil le jeune muet : l'aurais volontiers pris à mon service, s'il savait parler. Ne le sait, ni ne le peut, répondait Gervais ; et ne voudrait pas quitter son vieux père ; car aime beaucoup son père, le pauvre enfant !

Le baron soupirait alors en pensant à sa fille qui l'avait délaissé ; et si trouvait-il le vieux pâtre plus heureux que lui.

Cependant l'eau et la grâce de Dieu faisaient merveilles ; le baron se sentait renaître ; plus ne crachait son sang ; plus ne sentait douleurs dans la poitrine, et reprenait force et courage. Regardant Melchior comme son sauveur, il le conjurait de rester près de lui. Docteur, lui disait-il, puisque n'êtes attaché ne à roi, ne à prince, attachez-vous au baron de Weissembourg. Devez être las d'ambulante vie : restez en mon châtel ; y serez honoré et considéré à l'égal de moi ; et quand enfin rendrai au Père Éternel la vie qu'avez prolongée, vous laisserai belle et grande fortune ; car las ! n'ai

plus d'héritiers à qui translater les biens que Dieu m'a départis.

Dieu vous conserve longue vie, répondait le faux Melchior; pas ne veux votre fortune : mais si je reste en vos états, m'accorderez-vous ce que mon cœur désire ?

—Tout, tout ce qui dépendra de moi : n'en excepte rien que l'impossible.

—Est en votre pouvoir ce que veux vous demander; jurez-vous de me l'accorder ?

—Le jure *sur mon âme et sur le pommeau de mon épée;* parlez sans crainte.

—Eh bien, Monseigneur, vous demande le pardon de votre fille Ursule et de Gervais de Simenegk. En même temps arrache sa fausse barbe, jette son haut bonnet fourré, et tombe aux pieds du comte. Autant en faisait Ursule; jetait sayon et capuchon de poil de chèvre; et à genoux devant son père, criait merci avec torrens de larmes.

Le baron leur ouvrit les bras, et les serra contre son cœur. Chers enfans, disait-il, or à présent avez guéri toutes mes blessures. Il se fit conter leur histoire, qui se bornait à la découverte de la source, bienfaisante salvatrice de la fille et du père... Il mit pour seule condition à son pardon, que Gervais irait à Rome se faire relever de ses vœux, et reviendrait épouser Ursule en sainte église. Joyeusement il y consentit; et ainsi fut fait: mais ni lui, ni sa femme ne voulurent revenir habiter le château de Weissembourg. Ai fait le vœu, dit Ursule, de vivre et de mourir ici, et de me consacrer à soigner pauvres et malades, cas advenant que retrouvasse mon père. Simenegk dit de même, et le baron ne les pressa plus; mais fit à grands frais bâtir maison spacieuse et commode ès lieux où étaient les cabanes, et tant que le terrain le comporta; fit aussi accommoder le chemin tant que faire se put, pour que baigneurs et bai-

gneuses pussent cheminer sans courir risque de leur vie. Lui-même y revint toutes les années passer deux ou trois mois en chaude saison auprès de ses enfans; et dut à ces eaux parfaite guérison et longue vie : leur durent aussi Ursule et Gervais le bonheur d'avoir un gentil enfant et noble fils, pour perpétuer la race antique des barons de Weissembourg, qui sans ce don de Dieu allait s'éteindre et susciter guerre et noise en ce bon pays. Le vieux baron Johanes nomma de son nom le petit damoisel, et l'adopta en obtenant du pape que porterait icelui nom et ses couleurs, et lui succéderait en la baronie de Weissembourg.

Ursule et Gervais de Simenegk vécurent long-temps, soignant pauvres et malades tant qu'il en venait; et il en arrivait de tous côtés, tant la réputation des eaux se répandit. Ils virent lignée à leur fils, le jeune baron de Weissembourg; et obtinrent de Dieu, en récom-

pense de leurs bonnes œuvres, de mourir le même jour. Ils furent enterrés, ainsi que l'avaient demandé, près de la source sous un rocher qui forme une grotte. Les bains de Weissembourg ainsi découverts ont conservé leur renom, et sont une source de richesse pour ce pays : peut-être seraient-ils encore ignorés, si amour et hasard, ou plutôt sage et bonne Providence, n'avaient pas conduit là Ursule et Gervais de Simenegk.



Tu avais raison, dis-je à mon ami, en lui rendant ses feuilles le lendemain matin sous un cabinet de treillage où il buvait ses eaux ; tu avais raison, ton histoire a changé pour moi cet enfer en Élysée, et je n'y vois plus que les traces de l'amour et de la fidélité, de la tendresse paternelle et filiale. Je veux dès ce matin aller visiter le tombeau d'Ursule et de Gervais, et leur demander pardon de mes blasphèmes d'hier.

Tu ne trouveras plus que le rocher et la source, me dit J***, vrais monumens de leur utile vie; eux-mêmes ne sont plus que poussière: mais ils vivent encore dans le cœur de tous ceux qui remportent d'ici la santé.

Elle est donc bien vraie, cette tradition; elle n'est pas sortie de ta tête, lui dis-je avec l'air du doute?

Consulte tous les historiens suisses, me répondit-il; et si tu en trouves un seul qui puisse affirmer qu'Ursule de Weissembourg et Gervais de Simenegk n'ont pas existé, je passe condamnation.

Je n'ai pas consulté, et j'ai cru.

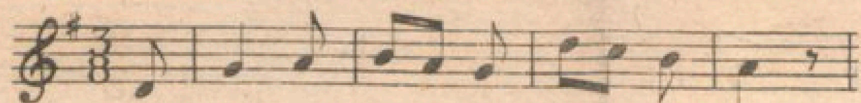
J. D. W.

FIN DU TOME PREMIER.

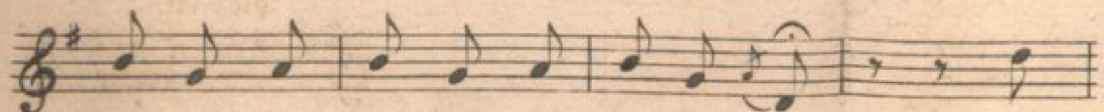
RANS DES VACHES

DU SIBENTHAL.

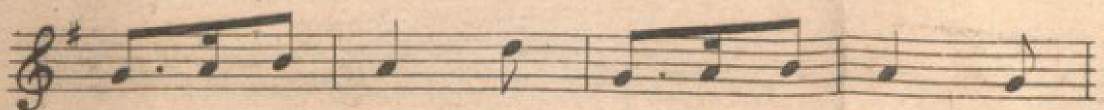
Lentement.



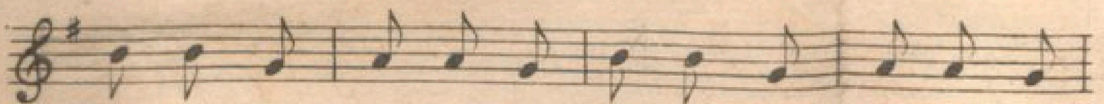
J bi ne Berg-ma wohl-ge-muth,



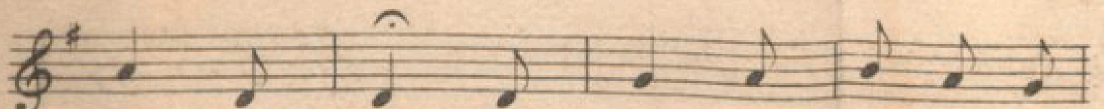
e ja gut, e ja gut, e ja gut. Kleis



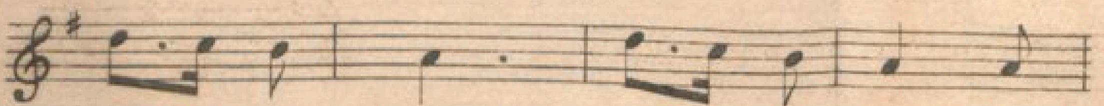
meit - - -schi, kleis meit - - -schi, tryb



u-me, tryb a-ne, tryb u-se, tryb y-nen, de



brau-na skir, Die rech-te kna-be sy



no nit hier no nit hier. Sie

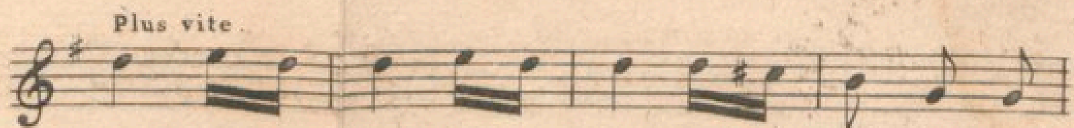


sy no do-ben auf der Egg und

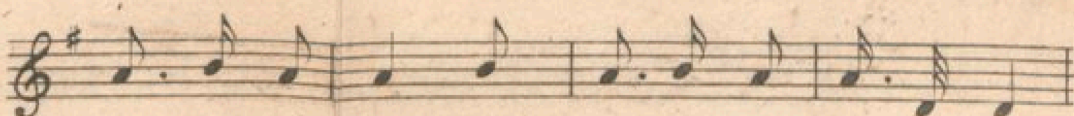


hor-ne, dem schw-arz braun anni ins Bett.

Plus vite.



Hin-germ nie-se, vorn am nie-se, da



sy die zwo schön-sten al-pen, im si-be-thal,

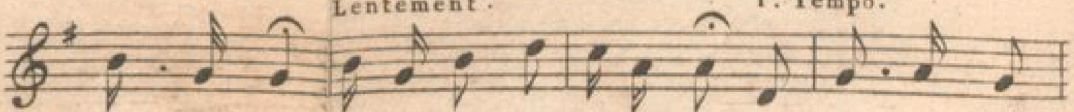


si-be-thal, si-be-thal, si-be-thal, si-be-thal, da

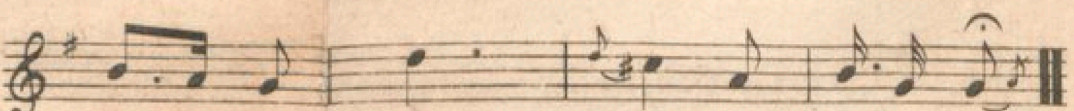


sy die zwo bes--ten al - - - pen, im

Lentement. I°. Tempo.



si-be-thal, si-be-thal, im sibethal. Da sy die zwo



bes-ten al - - - pen, im si-be-thal.



